

L'ARCHE *Editeur*

**Tankred DORST**

Toller

Traduit par  
Gaston JUNG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Tankred D O R S T

-o-o-

" T O L L E R "

-o-o-

Scènes d'une révolution allemande

-o-o-

*Adaptation française*  
Adaptation française de Gaston JUNG

-o-o-

(EN BAS entrent les membres du Comité central provisoire, parmi lesquels :

Erich Mühsam, homme de lettres un peu agité et de petite taille ;

le Dr. Lipp, un monsieur habillé avec grand soin et portant une barbe Henri IV ;

Gustav Landauer, grand, avec un manteau démodé et une tête de Christ ;

Paulukum, ouvrier agricole originaire de Silésie ;

Gandorfer, membre du conseil des paysans, en costume bavarois ;

Reichert, membre du conseil des soldats, ancien garçon de café ;

Maenner, petit employé de banque.)

PRESIDENT (lisant une liste) : Sont présents : Erich Mühsam, anarchiste ; Gustav Landauer, anarchiste ; Reichert, membre des conseils ouvriers et de soldats ; Gandorfer, fédération des paysans ; Toller ...

MUHSAM (l'interrompant) : Toller n'est pas encore là !

PRESIDENT : Dr. Lipp, des indépendants ; Maenner, indépendant ; Sontheimer, indépendant ; comme représentants des syndicats les camarades Schmidt et Schiefer.

REICHERT : Et les communistes ?

DR. LIPP : On peut à l'heure actuelle douter sérieusement de leur participation.

LANDAUER : Mes amis, il faut commencer !

REICHERT : Sans les communistes ? Ça va faire des histoires !

MUHSAM : Ils vont venir quand ils se rendront compte que c'est sérieux.

DR. LIPP : Quelqu'un parmi ces messieurs connaît-il à proprement parler ce Léviné ?

-o-o-o-o-

Exceptés TOLLER, LEVINE, LANDAUER, le Dr. LIPP, MUHSAM, GANDORFER,  
PAULUKUM, REICHERT,

tous les personnages sont joués par environ 20 comédiens, qui tien-  
nent chacun plusieurs rôles :

Etudiants, gardes-rouges, noble, GRADL, RESL, WALTER, ou-  
vriers, généraux, témoins au tribunal, etc.

PAS DE DECORS.

On passe sans interruption d'une scène à l'autre ; certaines scènes  
sont jouées simultanément. Le tout comme une revue.

Plusieurs espaces de jeu :

En bas la scène principale, au-dessus de laquelle se trouve,  
en haut, une espèce de galerie ; à gauche et à droite deux  
petites scènes latérales surélevées.

Lumière comme au cirque : on éclaire par des spots l'espace de jeu  
utilisé.

-o-o-o-o-

SYNDICALISTE : Un petit Lénine. Vient en direct de Berlin. Avec l'expérience acquise en Russie.

GANDORFER : Mais pas d'expérience en Bavière, s'il n'est là que depuis deux jours.

LANDAUER (au syndicaliste) : Je voudrais tout d'abord faire la proposition de déclarer que tous les présents forment une Assemblée constituante.

SYNDICALISTE : Ce qui veut dire que le gouvernement actuel est déposé.

PAULUKUM : Tu veux dire : qu'ils se sont tirés.

DR. LIPP : Il paraît que notre honoré président du Conseil a même emporté la clé des cabinets du bâtiment de l'Assemblée jusqu'à Bamberg.

MUHSAM : De peur de faire dans leurs culottes !

SYNDICALISTE : Mais officiellement ni l'Assemblée ni le président du Conseil n'ont démissionné. Si nous constituons ici une République des Conseils, cela signifie d'après la loi une haute trahison.

MUHSAM : Evidemment ! Et après ?

LANDAUER : Et Dieu soit loué ! Une révolution, mes amis, est un acte créateur et elle commence par supprimer tout ce qui est périmé. Ceci devrait être connu, même parmi les socio-démocrates entre eux. En nous constituant en Assemblée nous coupons tous les ponts avec le Gouvernement réactionnaire social-démocrate de Berlin.

PRESIDENT : Quelles sont les chances de succès pour la proposition Landauer ?

DR. LIPP : A ce que nous savons, personne parmi les présents n'est partisan du système parlementaire et de la démocratie formelle.

REICHERT : Et les masses ouvrières le sont encore moins !

MUHSAM (grimpant sur une chaise) : Au peuple de Bavière !

REICHERT : Du calme, Mühsam ! On n'en est pas encore là !

MUHSAM

(lisant un manuscrit) : "Le pas décisif est fait. La Bavière est une République des Conseils. Le peuple laborieux est maître de son destin. Les ouvriers et les paysans révolutionnaires de Bavière, que ne sépare plus aucune opposition de partis, sont d'accord pour mettre fin à toute exploitation et à toute répression. La dictature du prolétariat, devenue réalité en Bavière, exige la réalisation d'une communauté réellement socialiste, dans laquelle chaque travailleur participe à la vie publique et d'une économie socialiste-communiste fondée sur la justice. L'assemblée, produit stérile de l'âge bourgeois-capitaliste maintenant périmé, est dissoute, le Ministère qu'elle avait mis en place a démissionné."

PAULUKUM : Avec un coup de pied au cul. En supplément !

MUHSAM

(continuant à lire) : "Des hommes de confiance, désignés par les Conseils du peuple laborieux, responsables devant les travailleurs, recevront comme représentants du peuple des pouvoirs spéciaux pour des secteurs de travail déterminés. La presse sera socialisée. Pour protéger la République des Conseils de Bavière contre les tentatives réactionnaires des ennemis de l'extérieur comme de l'intérieur, une Armée Rouge sera créée immédiatement. Un tribunal révolutionnaire châtiara toutes les atteintes à la République des Conseils. La République des Conseils de Bavière suit l'exemple de la Russie soviétique et de la Hongrie soviétique. Elle nouera dans l'immédiat des liens fraternels avec ces deux peuples. Par contre elle refuse toute collaboration avec le gouvernement Ebert et Noske, car celui-ci, sous la bannière d'une République démocratique-socialiste, continue à mener les affaires impérialistes-capitalistes du vieux Reich Allemand. Elle lance un appel à tous les peuples allemands frères et leur demande de s'engager sur la même voie. A tous les ouvriers, quelle que soit la région..."

PAULUKUM : Fais gaffe, Mühsam ! La chaise est branlante !

MUHSAM

: C'est une chaise de noble, du palais Wittelsbach !

(Rires.)

MÜHSAM : "... quelle que soit la région où ils combattent pour la liberté et la justice, pour le socialisme révolutionnaire, dans le Württemberg comme dans la Ruhr, oui, dans le monde entier, la République des Conseils de Bavière, envoie ses vœux fraternels. Vive la Bavière libre ! Vive la révolution mondiale ! München, le 6 avril 1919."

DR. LIPP (applaudissant) : Grandiose ! Monsieur Landauer, vous avez certainement participé à la rédaction de cet appel ?

MÜHSAM (descendant de sa chaise) : Demain matin cela sera placardé sur toutes les colonnes d'affichage !

PRESIDENT : A condition que nous arrivions ici à une entente. Mühsam préfère monter sur les chaises avant même de s'y asseoir pour discuter.

MÜHSAM : De là-haut je vois la terre promise plus vite !

REICHERT : Le terme "lutte des classes" manque dans cet appel.

MÜHSAM : Landauer était contre.

LANDAUER : Ces dernières années le sang n'a que trop coulé, devons-nous le faire couler encore ? Notre révolution doit être une révolution de l'amour.

REICHERT : D'accord - si les capitalistes veulent bien nous aimer !

LANDAUER : L'impulsion révolutionnaire doit embraser tout le pays, et pas seulement la classe ouvrière. Cette impulsion doit tout entraîner derrière elle et croître bien au-delà des différentes classes sociales. Si notre révolution n'est qu'extérieure, elle va bientôt se figer dans des signes uniquement extérieurs.

REICHERT : Landauer, mon vieux, ne t'envole pas de terre.

(Le vieux concierge Gradl enlève la chaise sur laquelle Mühsam était monté.)

MAENNER (inquiet, au Président) : A-t-on des nouvelles de Würzburg ?

PRESIDENT : Rien de définitif.

MAENNER : Et de Nürnberg ?

PRESIDENT : Jusqu'à présent il n'y a qu'Augsburg qui marche avec nous.

MUHSAM (s'interposant) : Et toute la Russie ! Et toute la Hongrie ! Ceci étant on peut bien se passer d'Ingolstadt pour le moment.

DR. LIPP (en conversation avec Gandorfer) : Voyez-vous, Gandorfer, tous ces efforts pour la réforme de la propriété terrienne ont leur fascination poétique particulière comme dans les Actes des Apôtres.

(Entre Toller, il est excité et donne son bonnet au concierge Gradl, qui est près de la porte.)

TOLLER : Pendez-le !

GANDORFER (heureux d'être débarrassé du Dr. Lipp) : Voilà Toller ! En avant la musique !

TOLLER : La ville est en effervescence ! La ville entière ! Tout-à-l'heure, dans la Ludwigstrasse, quelqu'un m'a arrêté, un vieil ouvrier m'a reconnu ; c'est Toller ! a crié une ouvrière, et tout-à-coup il y avait beaucoup de gens, je leur ai dit : je suis en route pour le palais Wittelsbach, nous proclamons la République des Conseils - alors, on m'a quasiment porté jusqu'ici !

REICHERT : C'est pour ça que tu es en retard.

TOLLER : Vous avez commencé ?

REICHERT : Oui, par la fin. Mühsam vient de lire l'appel au peuple. Il ne reste que la petite question : devons-nous ou ne devons-nous pas.

PRESIDENT : Les communistes ne sont pas venus.

DR. LIPP : Personnellement, je l'avoue, je ne regrette pas l'absence des communistes.

- PRESIDENT : Si nous étions en contact avec Léviné !
- MUHSAM : Je l'ai vu une fois, à Berlin.
- SYNDICALISTE : Mais il faut encore attendre !
- DEUXIEME  
SYNDICALISTE : Ça, de toute façon ! Et j'y tiens !
- MUHSAM : Les syndicats, toujours la même chose !
- TOLLER (montrant son habit déchiré) : Là ! Regardez ! Mon habit déchiré ! En lambeaux ! Comme un drapeau ! Dans l'enthousiasme ! C'est ainsi que réagit la foule à notre République des Conseils !
- REICHERT : Mais pas le PC.
- TOLLER : Les ouvriers ! C'étaient des ouvriers ! Nous sommes portés par une puissante impulsion des masses ! Maintenant ! En ce moment même ! Si nous hésitons, cette marée peut nous submerger, dans le moment qui vient !
- LANDAUER (regardant Toller avec enthousiasme) : Oui, Toller ! Oui !
- DR. LIPP : Les charges déjà ont été distribuées, et on s'est débrouillés sans les communistes.
- REICHERT : Qu'est-ce qui se passe aux affaires militaires ?
- MUHSAM : Les fusils tirent toujours vers la gauche, alors il faut mettre quelqu'un qui est plus à gauche que tout le monde.
- TOLLER : En tout cas pas de socialo !
- REICHERT : Mettre sur pied une Armée Rouge sans les communistes, vous voulez rire.
- MUHSAM : Si le PC ne marche pas, tu n'as qu'à prendre cette charge-là, Reichert ! Tu es communiste aussi.
- DR. LIPP (espérant qu'on lui offre cette charge) : Et pour les affaires étrangères ...

MUHSAM : Celui qui s'en occupe doit avoir un bon renom à l'étranger. En Russie, en Hongrie. Et chez les socialistes français. (Regarde triomphalement autour de lui.) Qui a ce renom ?

REICHERT : Tu ne penses tout de même pas à Mühsam ?

MUHSAM : Ma proposition : le camarade Mühsam de la ligue anarchiste.

(Rires. Le Dr. Lipp s'éloigne, agacé.)

LANDAUER : Erich comme diplomate !

TOLLER : Si c'était toi, Mühsam-on aurait des histoires avec les pays de l'Ouest.

MAENNER : Qui d'autre entre en ligne de compte ?

TOLLER : Je suis pour le Dr. Lipp.

REICHERT (qui se trouve à côté de Lipp, durement) : Lipp, qui c'est ça ?

TOLLER : Nous avons souvent discuté de questions idéologiques. Et le Dr. Lipp m'est toujours apparu comme un homme qui a une pensée claire et originale.

: : :

DR. LIPP : Votre louange me touche, Ernst Toller. Me touche particulièrement !

REICHERT : Quelles preuves peux-tu produire ?

DR. LIPP : Je pourrais me référer à mon activité aux affaires étrangères à Rome, pendant des années, à ma connaissance intime de la diplomatie française ...

REICHERT : Je parlais de preuves politiques !

DR. LIPP : Liaison avec les socialistes russes depuis la conférence de Zimmerwald, et à cette occasion fait connaissance personnellement avec Radek et des contacts avec le Commissaire du peuple Tchitcherine. Lui-même étant naturellement en plein accord avec l'idée des Conseils.

- REICHERT (s'éloignant) : Ce type-là est trop bien habillé pour moi.
- TOLLER : Finances : Sylvio Gesell ; son remplaçant : Maenner. C'est toujours d'accord ?
- MAENNER : Il se trouve que la Banque est dans ma branche.
- TOLLER : Que reste-t-il à pourvoir ?
- MUHSAM : L'Enseignement.
- GANDORFER : Les écoles à la campagne. Un sombre problème.
- LANDAUER : Et nous devons faire la révolution de l'Université, briser le monopole de l'enseignement bourgeois. Nos étudiants sont des réactionnaires, évidemment, étant les enfants de parents réactionnaires.
- TOLLER : Gustav Landauer, j'aimerais vous voir comme l'instituteur du peuple entier.
- MUHSAM : D'accord ! Des voix contre ?
- GANDORFER : C'est-à-dire, si on me demande mon avis là-dessus - il est intelligent, ça c'est vrai. Et l'Enseignement lui est pour ainsi dire écrit sur le front. Mais je me demande si tu peux vraiment te faire accepter par le peuple, je veux dire : si tu as vraiment le sens qu'il faut pour ça - (à Landauer) si tu n'as pas déjà trop de distance par rapport au peuple à cause des livres que tu as écrit ! Tu sais que j'estime tes livres, j'en ai lu un où l'on parle de la révolution spirituelle, le sens est très juste - mais tu sais bien, les gens ...
- MUHSAM : On va te mettre un chapeau tyrolien, Gustav.
- GANDORFER : Laissez-moi finir. Il y a autre chose qui parle contre toi - je veux dire contre le fait d'occuper ce poste. Entends-moi bien, Landauer, tu sais très bien que je n'ai rien contre les juifs - mais tu en es un, on ne peut pas le cacher. Tu sais bien, les gens à la campagne ...

MUHSAM : Comment trouvez-vous ça ?

(Silence.)

GANDORFER : C'était seulement pour dire.

TOLLER : Et les Communications et Transports ?

MAENNIER : Paulukum.

DR. LIPP (ironique) : Il a ses accointances avec les Transports - comme ouvrier de voirie.

REICHERT (qui a entendu) : Vous avez quelque chose contre les ouvriers ?

LANDAUER : A présent il est vraiment temps de commencer.

(Ils sortent par le fond.)

-o-o-o-o-

(A droite, à gauche, puis en bas. Ouvriers, ouvrières et jeunes gens entrent. Calicots, drapeaux rouges. Au-dessus de leurs têtes, portées par les groupes, des poupées grotesques, plus grandes que nature-comme aux défilés de Carnaval-représentant un groupe de messieurs liés comme une gerbe, avec leurs chapeaux, leurs serviettes et une pancarte "Assemblée", puis un Général couvert de décorations et la bouche grande ouverte ; enfin un personnage allégorique représentant la bourgeoisie, avec un sac d'argent.)

VOIX DANS LA  
FOULE

(criant) : Ne vous laissez pas représenter par des bavards !

TOUS

: Tout pouvoir aux Conseils !

LES JEUNES  
OUVRIERS

(portant les poupées de l' "Assemblée", incitent la foule à répéter après eux) : Ne vous laissez pas représenter par des bavards ! Tout pouvoir aux Conseils !

TOUS

(en chœur parlé) : Tout pouvoir aux Conseils !

Tout pouvoir aux Conseils !

Tout pouvoir aux Conseils !

(Ils accrochent les poupées de l' "Assemblée" à une corde et les hissent comme pour les pendre, puis les laissent ainsi pendues. Cris de joie, applaudissements.)

LA POUPEE RE-  
PRESENTANT LA  
BOURGEOISIE

(sous laquelle se cache un jeune homme, va de l'un à l'autre en suppliant) : S'il vous plaît, camarades, et vous Messieurs-dames, je vous offre mon soutien financier ! S'il vous plaît ! Prenez ! Prenez mes dollars !

UN AGITATEUR :

La bourgeoisie exploite ta misère

Ne te laisse pas acheter !

Tue-là et fais-la taire !

(Ils accrochent la "bourgeoisie" à une corde et commencent à la hisser également. Cris de joie, applaudissements.)

LE JEUNE HOM-  
ME QUI ETAIT  
SOUS LA POU-  
PEE

(criant) : Mes dollars ! Mes dollars ! (Il ouvre le sac d'argent.)

UN AUTRE JEU-  
NE HOMME

(vidant le sac et s'écriant) : Ce sont des pierres ! Dans ce sac,  
il n'y a que des cailloux !

(Il est conspué, rires.)

CHOEUR PARLE

(dirigé par le jeune homme) :

Arrêtez-le ! Il faut le tuer !

Arrêtez-le ! Il faut le tuer !

Arrêtez-le ! Il faut le tuer !

(Des ouvriers et des jeunes gens ramassent les pierres répandues et les lancent vers la poupée qui est toujours pendue à mi-hauteur au bout de la corde, gigotant et gesticulant avant d'être hissée plus haut encore, puis restant ainsi pendue.)

UN JEUNE  
HOMME

(qui a porté la poupée représentant un général, et l'a posée debout sur ses pieds) : Attention ! Le général !

Le mangeur de grenades !

(Il lui fourre des explosifs dans sa bouche grande ouverte.)

Ordre du Général !

(Tout le monde se met à l'abri. Le "général", seul au milieu de la scène, commence à dégager de la fumée puis explose. Il se tasse sur lui-même. La foule pousse des cris de joie, applaudit, forme un cortège et se met en marche.)

-o-o-o-o-

(A droite, Toller, Landauer.)

- LANDAUER : Jadis, lors d'une longue promenade, je m'en souviens très bien, vous m'avez dit que ce n'est pas la beauté qui vous touche, mais la nécessité. Une parole importante, une parole juste ! Et maintenant vous ne voulez pas vous plier à ce qui est nécessaire ?
- TOLLER : Président ! Moi comme Président ! Moi !
- LANDAUER : Vous êtes jeune, pour beaucoup d'hommes vous êtes le symbole même de ces idées nouvelles.
- TOLLER : J'ai écrit un drame - quelques poèmes, et c'est tout -
- LANDAUER : Vous avez touché des hommes avec vos oeuvres ! Vous les avez influencés, transformés ! Vous voulez maintenant vous présenter et proclamer : ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ? Ce n'était qu'un tour de passe-passe, vous aviez tort d'y croire ?
- TOLLER : Mais ce n'est pas la même chose ... quand j'écris et quand ...
- DR. LIPP (qui est entré entre temps) : Comme président du parti socialiste indépendant vous êtes de toute façon prédestiné à ce poste. Sinon, qui d'autre ?
- TOLLER : Il s'agit maintenant de problèmes tout-à-fait réels. Ne l'oubliez pas ! Il faut de l'expérience ! Je le vois très bien ! Il faut sans tarder délibérer avec les communistes, par exemple - ce ne sera sans doute pas facile -
- DR. LIPP : Mais vous êtes capable !
- TOLLER : Et prendre contact avec la Russie. Tout-de-suite ! Et avec Berlin - avant que les pays de l'Ouest n'exercent des pressions sur Ebert ! Ils vont sûrement essayer d'entreprendre quelque chose, sûrement ! Et puis -

DR. LIPP : La Bavière Etat libre ! - Il suffit que l'Angleterre et l'Italie nous reconnaissent et nous pouvons facilement éviter une intervention militaire de Berlin par la voie diplomatique.

TOLLER : Je n'en sais rien ! Je n'en sais rien ! Nous avons besoin de l'Armée Rouge, il nous faut armer les ouvriers - et de la réorganisation des exploitations, et de l'approvisionnement, qu'en est-il ? L'arrière-pays ne doit pas nous trahir, nous devons avoir les paysans de notre côté. Certains d'entre nous doivent aller dans les villages, expliquer aux paysans ce que nous voulons, - notre programme d'action - .

LANDAUER : Vous êtes déjà en plein dans vos fonctions, Toller.

-o-o-o-o-

(EN HAUT et A GAUCHE sont entrés de plus en plus de gens. Civils, ouvriers avec des brassards rouges. Gardes rouges.)

UN VIEUX  
COMÉDIEN

(en haut, s'écriant) : C'est Toller ! Le poète Ernst Toller ! L'auteur de "La Transfiguration" ! - "Peut-être crucifié va-t-il enfin se délivrer...".

(EN BAS entrent des ouvriers, la scène se peuple de plus en plus.)

TOLLER

(à Landauer) : Nous n'avons plus le droit de nous occuper des problèmes esthétiques ! Nous devons agir ! Il ne faut plus perdre de temps ! Plus une minute !

CHOEUR PARLE

(en haut) : Toller ! Toller ! Toller ! Toller !

LE VIEUX  
COMÉDIEN

(en haut, avec une voix forte) : Pour un théâtre nouveau ! Un théâtre révolutionnaire ! Finies les situations à trois du théâtre bourgeois ! Nous voulons des pièces en béton ! Comme des gratte-ciel ! De béton et de feu !

UNE VIEILLE  
FEMME

(à gauche) : Le premier Jésus de Nazareth socialiste !

CHOEUR PARLE : Toller ! Toller ! Toller !

TOLLER

(à la foule) : Chers amis, camarades - les politiciens "réalistes" disent que ce que nous voulons faire n'est pas politiquement réaliste, n'est qu'exaltation et aventure - que le monde tel que nous l'imaginons n'existe pas, qu'il y aura toujours des guerres, de l'exploitation et de la misère. Regardez bien les gens qui vous disent cela ! Avec leur politique réaliste ils ont fait la guerre, et ils l'ont perdue. Et des aventuriers ou des exaltés comme Kurt Eisner ont fait la paix ! Et les politiciens "réalistes", par contre, ont assassiné Eisner. Maintenant c'est à nous d'agir - sommes-nous de simples exaltés ? Nous ne sommes pas aussi aguerris qu'eux quand il s'agit de tactiques diplomatiques et d'exploitation des crises économiques, mais nous avons une arme puissante et invincible : notre volonté, notre foi et notre conception d'un monde où l'exploitation de l'homme par l'homme n'existera plus !

(Applaudissements. Quelqu'un entonne l'Internationale.)

-o-o-o-o-

: \* :

TOUS

(chantent) : Debout ! les damnés de la terre !  
Debout ! les forçats de la faim !  
La maison tonne en son cratère,  
C'est l'éruption de la fin.  
Du passé faisons table rase.  
Foule esclave, debout ! debout !  
Le monde va changer de base :  
Nous ne sommes rien, soyons tout !  
  
C'est la lutte finale :  
Groupons-nous, et demain,  
L'Internationale  
Sera le genre humain.

-O-O-O-O-

(A GAUCHE. La chambre d'étudiante d'Olga. Olga et Toller au lit.)

OLGA : Klingelhöfer a appelé, ce matin.

TOLLER : Parce que je n'étais pas à la réunion du comité ? J'étais empêché.

OLGA : A cause de Léviné.

TOLLER (chantonnant) : Léviné - j'aurais pu le deviner ...

OLGA : Le PC a tenu une séance cette nuit.

TOLLER : Oui - les Russes ! Ils savent tout. Ils se sont réunis et ils ont dit : Nous savons tout, et puis ils ont voté là-dessus.

OLGA : Eglhofer y était aussi, paraît-il. Pas non plus un ami à toi.

TOLLER : Et Léviné a proclamé une fois de plus : En Russie, camarades, nous avons fait ça, ça et ça ! Comme l'avait déjà fait Lénine dans sa grande explication avec les révolutionnaires sociaux ... Il m'en-nuie !

OLGA : En tout cas Léviné sait ce qu'il veut. Dans les usines le PC a commencé à élire ses propres conseils d'entreprises.

TOLLER : Olga !

OLGA : Et dans la question des grèves -

TOLLER : Est-ce que ton mari t'appelait toujours Olga ?

OLGA : Il trouvait ce nom horrible.

TOLLER (ironique) : Il n'a rien compris à ton âme russe.

OLGA : Il n'a rien compris du tout !

TOLLER : Tu veux bien aller me chercher ma veste, s'il-te-plaît ?

- OLGA                    (va chercher la veste) : Il y avait des papiers dans la poche.
- TOLLER                : Des lettres d'amour ?
- OLGA                    (ironique) : Dois-je les ramasser pour toi ?
- TOLLER                (prenant les papiers) : Un projet très élaboré pour fournir de l'électricité au monde entier. "En Russie nous avons avant tout traité le problème de l'électricité." Léviné.
- OLGA                    : Il dit aussi des choses plus sérieuses. (Silence.) Je peux m'imaginer une situation, dans laquelle j'en aurais fini avec toi.
- TOLLER                (faisant semblant d'avoir mal entendu, gaiement) : Quoi ? Comment ? Quoi ?
- OLGA                    : Au cas où tu trahirais l'idée de la révolution.
- TOLLER                (surpris et contrarié) : Mais enfin, Hedwige ! C'est nous qui avons fait la révolution ! Et c'est pour elle que nous vivons !
- OLGA                    (se ravisant et subitement très fille de bonne famille) : Je veux dire - au cas où tu continuerais à papillonner - comme maintenant par exemple.
- TOLLER                (amusé) : Hedwige !
- OLGA                    : Dis-donc toi, je n'aime pas qu'on se fiche de moi.
- TOLLER                : Va donc, dynamiteuse !
- OLGA                    : On n'a pas le droit de penser une chose et d'en faire une autre. Aujourd'hui beaucoup de gens parlent de socialisme - du reste même ma famille à Wuppertal en parle. Surtout celle-là ! Mon oncle a même créé des homes d'enfants, pour enfants d'ouvriers ! "Afin qu'ils échappent au milieu prolétarien." Comme ça il peut mieux les exploiter plus tard, et ils lui seront en plus reconnaissants pour cela.
- TOLLER                : Et moi, le président du comité central de la République soviétique de Bavière, Ernst Toller, tout simplement je papillonne...

- OLGA                    (tendrement) : Tu es tout simplement terrible !
- TOLLER                : As-tu déjà été dans la salle Matthäser, quand Léviné prend la parole ? On voit tout de suite comment il s'efforce d'avoir le contact. Et c'est bien pour ça que les gens se méfient. On pense toujours : il a raison, et avec ça on sait bien qu'il ment. Voilà l'ambiance dans la salle. Il ne passe pas la rampe.
- OLGA                    (ironique) : Il faut dire qu'il n'est pas poète !
- TOLLER                (avec sérieux, ne tenant pas compte du ton d'Olga) : Mais si le mouvement ne fait que grandir et grandir, il va passer sur nous, et nous ne pourrons plus du tout le contrôler. "Nous crions et nous parlons, mais ils ne nous entendent plus" ! Nous voulons libérer l'humanité mais nous déchaînons en même temps le mal qu'il y a en elle. Nous allons glorifier des meurtriers.
- OLGA                    : L'homme, pour la première fois dans l'Histoire, a la chance de pouvoir être bon.
- TOLLER                : Dit Landauer.
- OLGA                    : Toi aussi tu l'as dit une fois. : : :
- TOLLER                : Peut-être n'y a-t-il qu'un seul moment durant lequel nous sommes libres - quand l'ordre ancien est détruit et qu'on n'a pas encore établi d'ordre nouveau. Ce moment est unique - et nous, comme des singes, nous nous efforçons désespérément d'étendre ce moment sur tout un millénaire.
- OLGA                    : Dix-neuvième siècle. Bakounine, Etatisme et Anarchie.
- TOLLER                : Tu as la foi tout simplement ! Avec ta blouse d'ouvrière !
- OLGA                    : Le marxisme n'est pas une religion, mais une découverte scientifique.
- TOLLER                (l'embrassant) : Je papillonne !
- OLGA                    : Excuse-moi, si pour une fois je deviens doctrinaire.

TOLLER : Sais-tu où j'ai été, hier ?

OLGA : Au Jardin anglais. Près du monoptère. Gandorfer t'a vu.

TOLLER : Ecoute-moi.

OLGA : Tu veux me parler d'électricité ?

TOLLER : Oui. (Il lit pour elle des extraits de son manuscrit.) "Vous tuez au nom de l'humanité, comme ceux qui errent ont tué pour leur Etat. Et certains ont même cru sauver le monde en défendant leur pays, en imposant leur Etat. Ceux qui tuent pour l'Etat, vous les appelez bourreaux. Ceux qui tuent pour l'Humanité vous les couronnez !".

-o-o-o-o-

(A DROITE. Scène extraite de "L'Homme-Masse". Une cage, dans laquelle est assis Toller jouant le rôle masqué de "La Femme". Le chœur est représenté par "L'Homme sans nom".)

UNE VOIX : Ce qui compte, c'est la masse -

CHOEUR : Et non pas l'homme !  
Tu n'es pas notre héros !

UNE VOIX : Chacun porte en lui la maladie -

CHOEUR : - De ses origines -

UNE VOIX : - Les marques du bourgeois -

CHOEUR : - Toi aussi !  
Trahison de soi-même et faiblesse !

TOLLER (Une voix) : Tu n'aimes pas les hommes !

CHOEUR (qui, divisé en deux groupes, dit les phrases suivantes en alternance et dans un crescendo) :  
L'étude de la doctrine avant tout !  
J'aime l'homme futur !

TOLLER (Une voix) : L'homme avant tout !

TOLLER (avec le Choeur) : Pour la doctrine -

(à nouveau en alternance des deux groupes) :  
- Tu fais le sacrifice -

UNE VOIX (interrompant) : Mais toi tu trahis la masse !

UNE 2ème VOIX: Toi tu trahis la masse !

TOLLER (avec le chœur) : - Des contemporains !

(Silence.)

CHOEUR

(commence un bourdonnement.)

TOLLER

(deux voix l'une après l'autre) : Tu n'aimes pas les hommes !

UNE 3ème VOIX

(tandis que le chœur bourdonne toujours et que les deux voix continuent à répéter leur phrase) :

Pour la doctrine il faut les sacrifier !

Mais toi tu trahis la masse, tu trahis notre cause !

Car aujourd'hui il faut se décider.

Celui qui hésite, qui ne sait pas se décider -

TOLLER

(Une voix) : Tu n'aimes pas les hommes !

CHOEUR

: - Soutient les maîtres qui nous laissent mourir de faim !  
Celui-là est notre ennemi !

TOLLER

(Une voix) : Tu n'aimes pas les hommes !

TOLLER

(avec le chœur, tandis que les trois voix répètent la phrase "Tu n'aimes pas les hommes !") :

Je trahis les masses

Si je demande le prix d'une vie humaine.

Celui qui agit n'a le droit de sacrifier que lui-même !

Ecoute : aucun homme n'a le droit de tuer !

Je trahirais les masses

Si je demandais le prix d'une vie humaine.

TOLLER

(avec le chœur et les trois voix ensemble) :

Tu n'aimes pas les hommes !

Ecoute !

(à nouveau en alternance et crescendo) :

Tu n'aimes pas les hommes !

Ecoute : aucun homme n'a le droit de tuer !

TOUS

(ensemble) : Ecoute : aucun homme -

Ecoute ! Ecoute ! Ecoute !

Aucun homme n'a le droit de tuer !

(NOTE : Ce découpage de "L'Homme-Masse" suit la mise en scène de Peter Zadek pour la Télévision.)

9

(EN BAS, un public de théâtre bourgeois applaudit et marque son approbation.)

-o-o-o-o-

10

(EN HAUT. Un groupe de jeunes gens entre avec des bicyclettes. Ils collent une grande affiche sur laquelle est écrit, constitué par plusieurs affiches, le mot SO LI DA RI TE.

EN BAS. Olga distribue des tracts. Un ouvrier âgé et un apprenti se tiennent près du mur.)

L'OUVRIER ÂGE (à Olga): Alors, La Paloma, tu nous donnes un de tes papiers !

OLGA (essayant d'entrer en contact avec les ouvriers) : C'est déjà presque le dernier ! Déclaration de solidarité.

UN OUVRIER (qui est sorti du portail de l'usine et ne s'arrête pas) : Parce que nous, les communistes, nous ne marchons pas !

UN AUTRE OUVRIER (ricanant) : Solidaire avec Monsieur Toller !

L'OUVRIER (qui est sorti de l'usine) : Si nous avions un Lénine, ça vaudrait mieux.

L'AUTRE OUVRIER : Mais Léviné en est un.

L'OUVRIER ÂGE (à Olga qui, un instant, a l'air désespéré) : Ce ne sont que des gens qui ont fait des études, pas vrai ?

OLGA (distribuant toujours des tracts) : Pas tous. On est tout un groupe.

L'APPRENTI : Comment est Toller ?

OLGA : Comment - comment il est ?

L'OUVRIER AGE: Ne mets pas une dame dans l'embarras, dis-donc !

UN AUTRE  
OUVRIER : Etudiant qu'il est ! Dis tout !

OLGA (voulant partir) : Il faut que j'aïlle aider les autres.

L'OUVRIER AGE: Toi et les ouvriers ça fait deux, pas vrai ?

OLGA (qui reste, maintenant) : Et pourquoi donc ?

L'OUVRIER AGE: Je le sens, moi.

OLGA : Ecoutez, vous ! Pourquoi donc collons-nous des affiches ?

L'OUVRIER AGE: T'es étudiante, toi aussi ?

OLGA : Oui, chimie et biologie.

L'OUVRIER AGE: T'as sans doute appris que l'homme descend du singe.

OLGA (riant) : Oui, quelque chose de ce genre.

L'OUVRIER AGE: Moi aussi j'ai lu des livres de Biologie. "La vie en germe" du professeur Schmidt.

OLGA : Malheureusement je ne connais pas ce livre.

L'OUVRIER AGE: Sur la reproduction et tout ça.

L'APPRENTI (sans regarder Olga) : Celle-là est pour l'union libre.

OLGA : Qu'entendez-vous par là ?

L'APPRENTI : Comme les acteurs de cinéma.

(Olga rit. L'apprenti ne bronche pas.)

OLGA : J'ai même déjà été mariée, - un vrai mariage bourgeois ! Mais je n'ai pas pu le supporter.

L'OUVRIER AGE: Alors c'est qu'il n'avait pas grand'chose dans la culotte, ton mari.

OLGA : Je voulais faire des études.

L'OUVRIER AGE: C'était sans doute un grand ponte de l'industrie ?

OLGA : Usine chimique en Rhénanie.

(L'apprenti a un petit poignard effilé avec lequel il chatouille la paume de sa main.)

L'OUVRIER AGE: Une usine ? Et maintenant tu te promènes en falzar ? Tu aurais mieux fait d'y rester, dans ta position !

OLGA : Comment pouvez-vous dire une chose pareille !

L'OUVRIER AGE: T'énerve pas. Je connais la vie.

OLGA : Je trouve votre conception tout simplement attristante !

L'OUVRIER AGE: Quand il y avait la révolution, je marchais directement derrière Eisner ! La marche vers le Pré-Thérèse ! Si ça te dit quelque chose.

OLGA : Et maintenant vous parlez comme un bourgeois !

L'OUVRIER AGE: Tout ça c'est une question de fric, sais-tu.

OLGA : Une question d'argent ! Une question d'argent ! Vous vous simplifiez la tâche ! Vous feriez mieux de réfléchir un peu !

L'OUVRIER AGE: Nous n'avons pas fait d'études, sais-tu.

OLGA (passionnément) : Mais n'avez-vous pas encore remarqué que depuis la fin de la guerre un grand mouvement traverse l'Europe - Toutes ces vieilles conceptions et toutes ces vieilles idées sont balayées ! Cela ne vous frappe-t-il pas ? Question d'argent ! C'est comme ça que raisonnait la bourgeoisie, mes parents ! Mais c'est fini, tout ça ! Lénine en Russie ! Je pourrais vraiment me fâcher contre vous ! En Hongrie Bela Khun ! N'avez-vous pas compris ce qui se passe actuellement ? Et nous, ici, nous -

L'APPRENTI : Regarde !

(Il tend subitement sa main ouverte, elle est couverte de sang, il s'est piqué avec son poignard dans la paume.)

OLGA : Mais vous saignez !

L'APPRENTI (ricanant) : Question d'entraînement.

OLGA (veut panser la main de l'apprenti avec son mouchoir, l'apprenti retire sa main et la passe sur son visage qui est maintenant barbouillé de sang.)

OLGA (agacée et effrayée) : Mais il faut bien que vous réfléchissiez une fois ... !

(Les autres étudiants ont fini de coller des affiches. Les grandes lettres emplissent la scène : SOLIDARITE. Ils reprennent leurs bicyclettes.)

UN ETUDIANT (appelant) : Viens, Olga ! On continue !

OLGA (essayant de quitter les ouvriers avec camaraderie, mais sans trop y réussir) : Ainsi donc, camarades ... (Elle sort avec les étudiants.)

UN OUVRIER (les regardant partir) : Dans deux ans ils seront avocats ou docteurs et nous on aura que dalle ! Avec leur solidarité ! Les étudiants !

(A DROITE. Réunion du corps enseignant.)

PREMIER  
PROFESSEUR

: Krüsche est d'avis, au cas où les rouges supprimeraient les lycées, de nous mettre immédiatement à la disposition de l'Eglise, indépendamment des opinions que nous pouvons avoir par ailleurs. Pour les collèges cléricaux. Alors Clergé et enseignement sont à nouveau identiques, comme au haut Moyen-âge.

DEUXIEME  
PROFESSEUR

: Les coffres-forts des banques vont être ouverts, j'ai entendu dire.

TROISIEME  
PROFESSEUR

: Je n'y ai rien déposé, sauf quelques couverts d'argent.

PREMIER  
PROFESSEUR

: Avec ça on va armer l'armée rouge !

(Rires.)

QUATRIEME  
PROFESSEUR

: En tout cas nous ne devons pas faire la grève maintenant, nous fonctionnaires. Les rouges n'attendent que ça.

TROISIEME  
PROFESSEUR

: "Quarante montagnes crient la farce infernale en écho à la ronde !".

QUATRIEME  
PROFESSEUR

: La belle expression ! Exaltation pubertaire, Toller et tout ça !

TROISIEME  
PROFESSEUR

: Schiller, les Brigands.

-o-o-o-o-o-

(A GAUCHE Toller, une jeune fille.)

TOLLER

: Europe, comme tu es pauvre !

Tes habitants - soumis et laids, rabougris. Leurs vies, ils les ont livrées à une idole qui porte une casquette d'uniforme qui les met en ordre, les inscrit dans son catalogue, impose des devoirs, écrit des certificats de naissance, des certificats de service militaire, des certificats de décès, met une croix derrière leur nom, porte le registre plein à l'enregistrement, ainsi cela doit être, ainsi tu sers ton Dieu dans l'éternité, amen.

TOLLER  
(suite)

: Levez-vous, ô peuples de l'Orient, et annoncez les hymnes salvateurs de la muse bénite !

-o-o-o-o-

13

(EN HAUT. Une délégation communiste : trois ouvriers en groupe serré.)

DELEGUE

(lisant sur une feuille) : Nous, communistes, seuls représentants légitimes de la classe ouvrière, refusons de prendre part à un gouvernement dans lequel les socio-démocrates gardent des positions importantes. La social-démocratie a déjà perdu une fois son honneur et son nom au début de la guerre, en donnant son approbation à l'emprunt pour la guerre impérialiste. Nous ne pouvons pas faire cause commune avec un parti auquel appartient le ministre prussien de la guerre, Noske, dont les troupes ont été mobilisées contre les ouvriers et qui lutte aux côtés du gouvernement du Reich contre la gauche combative. En conséquence nous estimons que le moment de proclamer une République des Soviets de Bavière n'est pas encore venu. La puissance du prolétariat n'est pas encore assez affermie, les masses ne sont pas encore assez éclairées sur leur propre situation.

(A GAUCHE.)

TOLLER

(seul, en colère) : Allez donc voir dans la rue ! N'avez-vous pas remarqué ce qui s'y passe ?

(EN HAUT.)

DELEGUE

(continuant à lire sans se laisser troubler) : La hâte avec laquelle la République des Conseils a été préparée et l'impatience avec laquelle elle était attendue par certains milieux et surtout par la social-démocratie nous font plutôt soupçonner qu'on voulait anticiper la création de la République des Conseils, sans racines dans le prolétariat, afin de la faire échouer plus facilement par la suite.

(A GAUCHE.)

TOLLER : Où est Léviné ! Je veux parler à Léviné !

(Il sort.)

(EN HAUT.)

DELEGUE (lisant imperturbablement) : Nous, communistes, dans l'intérêt des ouvriers, refusons pour ces raisons de participer à un gouvernement dont la direction n'est pas dans nos mains.

(Les délégués sortent.)

-o-o-o-o-

14

(EN BAS sont entre temps entrés des gens, une "party" anarchiste dans une villa.)

UNE VIEILLE DAME UN PEU BIZARRE (à un étudiant à la barbe noire) : Mais permettez, dans un appartement privé ...

: : :

L'ETUDIANT A BARBE NOIRE : Les appartements privés n'existent plus, chère Madame !

UNE JEUNE FILLE, EN COSTUME RUSSE (distribue du caviar avec une cuiller) : S'il vous plaît, qui en veut ?

LA JEUNE MAITRESSE DE MAISON : Servez-vous ! Tout le monde doit avoir droit aux biens de cette terre !

UN MONSIEUR (mangeant) : Où avez-vous trouvé cette rare spécialité ?

L'ECRIVAIN : L'industrie a encore ses bonnes relations avec la Russie.

UN PROFESSEUR : Meilleures que celles du prolétariat.

FRANZ (un jeune ouvrier qui essaye d'être "dans le coup", mais qui de temps en temps réagit avec humeur) : Chez nous à la maison ma mère disait toujours : manger trop de viande fait tomber les dents. Parce que nous n'en mangions jamais.

L'ETUDIANT A : Il se souvient de sa mère, le garçon !  
BARBE NOIRE

LA DAME : Je trouve cela très sympathique !  
BIZARRE

L'ETUDIANT A (criant dans l'oreille de la dame bizarre, comme si elle était  
BARBE NOIRE sourde) : Atavisme ! Connerie !

FRANZ : Mon père était ouvrier. Et moi aussi je suis ouvrier.

UN JEUNE HOM- (ironiquement) : Bravo !  
ME PALE

LE VIEUX (à l'étudiant à barbe noire) : Votre anarchisme est visiblement  
PROFESSEUR différent de celui de notre estimé Gustav Landauer - si je puis me permettre.

LE JEUNE HOM-: Je pense bien !  
ME PALE

L'ETUDIANT A : Espérons-le ! L'anarchisme issu de l'esprit classique-goethéen,  
BARBE NOIRE c'est sûrement le mélange le plus écoeurant.

LE VIEUX (au jeune homme pâle) : Et quel est l'exemple que vous suivez -  
PROFESSEUR vous avez sûrement un modèle à proposer ?

LE JEUNE HOM-: Gengis Khan, Monsieur le professeur.  
ME PALE

LE VIEUX (voulant faire rire l'assemblée) : Ce jeune homme, mes chers amis,  
PROFESSEUR est le nouveau Gengis Khan !

L'ETUDIANT A (au professeur, immédiatement) : Rentre chez toi ! Fous-le-camp !  
BARBE NOIRE

UN MONSIEUR : Mais, de grâce, n'oublions pas qu'il s'agit de structures sociales.  
PEDAITT

L'ECRIVAIN (criant) : La violence ! Formule magique de la révolution !

LA JEUNE FILLE- : Je vais bientôt vous fermer la bouche !  
LE EN COSTUME  
RUSSE

(Elle veut enfourner une cuillerée de caviar dans la bouche de l'écrivain. Le jeune homme pâle lui prend la cuiller et le plat et les tient au-dessus de sa tête.)

LE JEUNE HOMME- : Combien, le caviar ?  
ME PALE

LA DAME BIZARRE : Mon Dieu, du vrai caviar - depuis la fin de la guerre je ne vis plus que de morue.

L'ECRIVAIN : 300 la demi-livre, à vue de nez.

LE MONSIEUR PEDANT : Vous parlez de caviar allemand ! Le vrai caviar vaut six fois plus, au moins !

LA MAITRESSE DE MAISON : Ah mon Dieu, c'est bien égal, ce qu'il coûte ! C'est tout-à-fait égal !

LE JEUNE HOMME- : 1.000 Reichsmark !  
ME PALE

LA DAME BIZARRE : Vous payez sans doute votre nourriture vous-même ?

LE JEUNE HOMME- : Cela représente quatre mois de dur travail pour un ouvrier de chez ME PALE Krauss-Maffei. Viens ici, Franz ! (Franz avance.) Il existe toujours le préjugé bourgeois chez les prolétaires que le niveau de consommation d'une classe est significatif de son prestige social. Aussi longtemps que ce préjugé ne sera pas rendu conscient et dépassé, le prolétariat n'est pas mûr pour la révolution !

L'ECRIVAIN (ironique) : Popopopom !

LE JEUNE HOMME- : Franz est ouvrier - combien par semaine, Franz ?  
ME PALE

FRANZ : Actuellement je gagne 50.

LE JEUNE HOMME PALE : 50. Ouvrier, prolétaire, destiné par la bourgeoisie, étant donné son origine et son éducation, à rester pauvre, honnête, moral et un pitoyable porc. Mais maintenant - attention ! (Il saisit la cheville gauche de Franz, lui soulève la jambe, et lui colle sur la semelle du soulier une grande cuillerée de caviar.) Vas-y ! Marche ! Sur le tapis ! Ecrase cette saleté sur le tapis !

(Il le bouscule, Franz sautille d'abord sur la jambe droite, pour ne pas poser le pied gauche avec le caviar, puis il marche sur le tapis avec les deux pieds. Les autres s'arrêtent un instant, choqués. Quelqu'un met un disque, un fox-trott, tous marchent derrière Franz, dans une procession grotesque.)

-o-o-o-o-

15

(EN HAUT. Landauer tient un discours à l'Université. A GAUCHE des étudiants, plus tard des étudiants également EN BAS.)

LANDAUER : Et voilà certains d'entre eux qui veulent nous mettre dans le même sac que les marxistes. La République des Conseils, disent-ils, ça ne peut être qu'une espèce de création des manuels marxistes, et qu'elle ait vu le jour, nous le devons au mécanisme de l'Histoire que Marx a découvert - ou plutôt : imaginé. Non ! Notre socialisme, qu'on se le dise ici nettement, <sup>ne</sup> dépend, s'il est possible, en aucune façon d'aucune forme de la technique ou de la satisfaction des besoins. Le socialisme dont nous parlons est réalisable à toutes les époques dès qu'un nombre suffisamment grand d'hommes le veulent. Que cela soit dit aux marxistes - j'en vois quelques-uns dans la salle. Nous ne connaissons aucun processus historique qui doive produire le socialisme, nous ne connaissons aucune nécessité d'une telle loi de la nature. Pour nous, l'Histoire de l'humanité n'est pas faite de processus anonymes et de l'accumulation pure et simple de beaucoup de petits événements de masse et d'omissions dans l'action de masse. Pour nous les créateurs de l'Histoire sont des

PERSONNES, et pour nous il existe aussi des coupables. - Qu'il connaît mal les apôtres de l'humanité, celui qui croit que la simple foi dans leur réalisation est le moteur de leur action. La foi en la vérité sacrée est nécessaire, et le fait de désespérer de l'homme et le sentiment de l'impossible ! Là où quelque chose de grand, de bouleversant, de neuf est survenu à l'humanité, le changement, et c'est là précisément l'évidence, a apporté l'impossible et l'incroyable. Mais le marxisme est philistin, et c'est pour cela qu'il renvoie toujours aux échecs, en se moquant et en triomphant. Il ne méprise rien plus que ce qu'il appelle des expériences ou des spéculations hasardeuses. Ce que le bourgeois nationaliste a fait de l'étudiant allemand...

UNE VOIX : Des allemands honnêtes !

LANDAUER : ... les marxistes l'ont fait avec de larges couches du prolétariat : des gens médiocres au coeur lâche, sans jeunesse, sans hardiesse...

UNE VOIX : Langemarck !

LANDAUER : ... sans sectarisme, sans hérésie, sans originalité et sans indépendance.

(Protestations.)

LANDAUER : Laissez-moi donc parler ! Ou bien avez-vous besoin de défendre les marxistes ! Il vaudrait bien mieux pour le socialisme et pour notre peuple, qu'au lieu de la bêtise systématique que vous les marxistes appelez votre science, nous possédions les bêtises fougueuses et débordantes que vous ne pouvez supporter. Oui nous voulons faire ce que vous appelez des expériences, nous voulons essayer, nous voulons travailler de tout coeur et agir, nous voulons même, s'il le faut, échouer, jusqu'à ce que vienne la victoire et approche la terre promise !

UNE VOIX : La terre sainte de Moïse le youpin !

(Rires. Landauer prend son manuscrit et sort.)

(EN BAS. Des étudiants ont mis des nez juifs en carton et imitent les juifs avec des gestes et des mouvements comiques et outrés. L'un d'eux est projeté en l'air par les autres, puis étendu à terre et arrosé de bière.)

PREMIER  
ETUDIANT

: Les juifs ne mangent que des oignons !

DEUXIEME  
ETUDIANT

: Nathan fait ça à sa façon !

PREMIER  
ETUDIANT

: Qui est-ce qui a le plus grand pif ?  
Bien sûr, ça n'est qu'un petit juif.

UN AUTRE

(gémissant) :

O Moïse ! O Moïse !

J'ai fait dans ma chemise !

PREMIER  
ETUDIANT

: Ecoute qui vient du dehors, -

TOUS

(beuglant) : Juppheidi, juppheida -

PREMIER  
ETUDIANT

: - c'est Moïse Landaueeeeer, -

TOUS

: Juppheidi, heida !

DEUXIEME  
ETUDIANT

: Il ne mange pas de cochon -

TOUS

(beuglant) : Le cochon !

UN ETUDIANT

: Si vous parlez avec les mains,  
Voilà un Moïse qui vient !

UN AUTRE

: Et le petit Mühsam aboie -

UN AUTRE

: Partout nous serons les rois !

UN ETUDIANT

: Depuis que Toller est ici  
Il se prend pour le Messie !

L'ETUDIANT

(gesticulant à terre) :

O Moïse ! O Moïse !

J'ai fait dans ma chemise !

UN AUTRE

(comptant les étudiants qui continuent leur jeu en boitillant et en discutant à voix basse) :

David, Harnoch, Lévi, Cohn,

Abraham, Isaac, Jakobsohn,

Nierenstein, Ohrenschmalz -

PREMIER  
ETUDIANT

(priant) :

Comme à Sodome et à Gomorrhe

Faites pleuvoir sur ces pécheurs

De la graisse de porc bouillante,

Laissez rôtir comme des cochons

Les fils "Koscher" de Salomon !

(Ils versent de la bière sur l'étudiant couché à terre.)

Amen.

L'ETUDIANT A  
TERRE

(gémissant) : O Moïse ! O Moïse !

(Ils le traînent vers la sortie.)

-o-o-o-o-

17

(A DROITE. Restaurant chinois. Landauer, le Dr. Lipp, Mühsam,  
Toller, Olga.)

MUHSAM

: Comme c'est drôle, - rien que des juifs, qui essaient de donner à la Bavière l'éclat des temps nouveaux. Un - deux - trois - et un anti-sémite !

DR. LIPP

(se défendant) : Mais non, même pas en plaisantant ! J'ai une profonde compréhension pour les qualités intellectuelles douloureuses du peuple juif.

LANDAUER

: Dans le socialisme il n'y aura évidemment plus de problème juif.

- TOLLER : Chez nous à la maison, à Posen à l'époque, les bourgeois allemands et les bourgeois juifs étaient les gardiens de la culture allemande. Les allemands et les juifs trinquaient à la gloire de l'empereur Guillaume. Les polacks, c'était Caïn, celui qui a tué Abel.
- OLGA : Dans ce sens on ne peut de toute façon pas parler d'une race juive. Je crois que là-dessus nous sommes d'accord.
- MUHSAM (moqueur, à Olga) : Tu as cependant dû remarquer une certaine différence.
- DR. LIPP (piqué) : Je vous en prie, camarade Mühsam !
- LANDAUER (lisant un manuscrit qu'il a apporté) : Il a vu le monde en poète...
- MUHSAM : On change de sujet !
- LANDAUER : ... ce qui veut dire : sans idéologie. Pas en philosophe, ni en historien, et encore moins en moraliste ! Shakespeare est comme la nature elle-même - anarchique. Il ne trouve pas sa force et son assurance dans un système, mais dans une multiplicité d'images et de personnages. Comment pouvons-nous alors le saisir ? Où s'exprime-t-il en son nom personnel ? : : :
- MUHSAM (le menu à la main, à voix basse) : Qu'est-ce que c'est, le Fing-shu-ming ?
- DR. LIPP : Avec des morilles.
- MUHSAM : Il n'y en a plus.
- LANDAUER : Dans le fou tragique ? Dans Prospero ? Dans le républicain Brutus ? Ou dans le conservateur Coriolan ? Voyez-vous - le Protée - la nature des grands poètes : avec toute l'énergie nécessaire il montre la pensée et la sensibilité d'un être, il crée un être comme s'il était lui-même cet être, - et tout de suite après il se glisse dans un autre être et se lie aussi intimement avec celui-ci. Les poètes sont par définition idéologiquement instables, - et justement quand il s'agit des plus grands.

- MHSAM            (à Toller) : Bon, et toi, poète ?
- TOLLER            (la question l'embarrasse) : Moi ?
- MHSAM            : On parlait de Shakspeare !
- OLGA             : Il y a beaucoup d'exemples contraires ! Des poètes engagés morale-  
ment et politiquement...
- R. LIPP           : Chateaubriand !
- MHSAM            (recueilli) : Avec des asperges !
- R. LIPP            (souriant à Toller) : Et notre Toller !
- MHSAM            (à Toller) : Si tu écrivais par exemple une pièce sur la Révolution...
- R. LIPP           : Vous devriez le faire, absolument !
- OLGA             : Il faut avoir la bonne attitude, sinon on ne peut absolument rien  
écrire de valable !
- LANDAUER        : Est-ce que vous ne simplifiez pas un peu ?
- OLGA             : Nous ne pouvons pas nous payer aujourd'hui le luxe d'être instable.
- LANDAUER        (ironique) : Comme Shakespeare !
- OLGA             : Oui, comme Shakespeare ! Il faut se décider ! La poésie - aujour-  
d'hui cela veut dire être partisan d'une tendance ! Sinon ce n'est  
qu'un bavardage gratuit !
- TOLLER           : En tant qu'artiste je dois également comprendre la partie adverse.
- OLGA             : Et même Ludendorff ?
- TOLLER           : Oui, même lui.
- MHSAM            : De toute façon je le trouve compréhensible, ce brave homme allemand.
- OLGA             (détachant chaque syllabe) : Pas moi !

..  
MUHSAM

: Ah bon ?

TOLLER

: Elle a dans sa famille deux officiers supérieurs !

..  
MUHSAM

: Ah bon !

LANDAUER

(essayant de revenir au sujet) : Contre les fautes de sa propre classe on réagit tout particulièrement.

..  
MUHSAM

: Olga... n'est pas, hélas, de la Volga.

TOLLER

: Quand dans la même personne vivre et penser sont absolument unis - c'est ce qu'il y a de plus haut. Mais pour y arriver il faut abandonner le monde bourgeois.

OLGA

: Tu n'as pas besoin de me défendre !

..  
MUHSAM

: Mais il aime ça, Hedwige !

LANDAUER

(à Olga, en souriant) : Ne te laisse pas mettre en colère !

..  
MUHSAM

: La petite dans la caserne turque...

TOLLER

: Arrête avec ça, toi !

..  
MUHSAM

: Il en a ramassé une dans la caserne turque, trente grenadiers avaient passé dessus. La dame n'avait plus toutes ses forces, évidemment. Notre bon samaritain va avec elle au quartier, la fait asseoir sur un banc pour aller chercher le camarade docteur, et lorsqu'il revient avec le docteur...

TOLLER

(voulant parer le coup) : Oui, oui, c'était naïf de ma part ! Oui ! Je le sais !

..  
MUHSAM

: ... la dame avait disparu - avec un mâle gros comme ça.

OLGA

: Démoralisée par la guerre et le militarisme.

TOLLER

(approuvant de la tête) : Il faut dire aux hommes, encore et encore, qu'ils sont malheureux - et non pas méchants. Devenus insensibles à cause de la guerre, de l'exploitation, de la saleté...

MUHSAM

(pour agacer Olga) : Tu sais, Hedwige, sauver l'humanité, c'est un vieux truc des juifs.

OLGA

: Des juifs !

TOLLER

: Au fait, est-ce que Léviné est juif ?

MUHSAM

: Plutôt deux fois qu'une. Sa femme est fille de rabbin.

OLGA

: Et puis après ! Vous êtes sans doute le peuple le plus imbu de lui-même - Vous ne pouvez donc parler que de vous-mêmes ?

DR. LIPP

: Le plus pur onanisme !

(EN BAS se sont rassemblés des civils. Subitement l'un d'entre eux lance un caillou dans le restaurant. - Landauer, Mühsam, le Dr. Lipp, Toller et Olga sortent.)

-o-o-o-o-

18

(A GAUCHE. Sur un banc, Gradl, l'intendant de la Résidence qui a été licencié.)

GRADL

: Le camion est resté six jours en stationnement, juste devant mon appartement de service. J'ai prié messieurs les chauffeurs, qui étaient assis par là, les rouges, messieurs les chauffeurs, je les ai priés plusieurs fois de bien vouloir aller plus loin. Mais ils n'ont pas bougé. Ils sont tout simplement restés assis. Alors je suis allé voir Monsieur le Conseiller privé Höglauer, qui était encore en fonction, et je lui ai dit, Monsieur le Conseiller privé, je vous prie humblement de faire déplacer le camion, à cause des cadavres qui y sont déjà depuis plusieurs jours, ça fait maintenant six jours, et ils commencent déjà à sentir très fort. Alors Monsieur le Conseiller privé m'a répondu qu'il ne pouvait pas faire ça, parce que les rouges ne l'écoutaient pas, et que moi-même j'étais mieux placé que lui pour le faire parce que je connaissais

ces gens-là et que j'avais de l'autorité auprès d'eux, comme intendant du château. Voilà ce qu'il a dit. Et qu'ils m'appelaient toujours concierge. Je n'étais pas du tout concierge. Au palais il n'y a jamais eu de concierge. Une jambe dépassait vers le haut, à l'arrière du camion, droit en l'air, avec une chaussure laquée, droit en l'air. J'ai dit que je réussirais facilement dans la mesure où je pourrais donner des cigarettes aux chauffeurs. Monsieur le Conseiller privé a répondu alors de leur en donner, des cigarettes. Je ne peux pas, lui ai-je dit, Monsieur le Conseiller privé, je n'en ai pas, mais je sais où je pourrais en trouver. Seulement elles sont très chères. Alors Monsieur le Conseiller privé a répondu immédiatement : débrouillez-vous pour trouver des cigarettes, Gradl, c'est moi qui paierai le prix qu'il faut. L'essentiel, c'est qu'on enlève les morts. Pendant la nuit, les rouges sont montés sur le camion et ont en partie même enlevé aux morts les chaussures et les vêtements. Je suis allé chez le Conseiller de la garnison rouge, parce que je savais bien que lui avait des cigarettes. J'ai demandé une boîte de cent et j'ai demandé le prix. Vingt marks, a dit le Conseiller de la garnison. Alors je suis retourné chez Monsieur le Conseiller privé et je lui ai raconté ça et là-dessus il m'a immédiatement donné les vingt marks. Avec l'argent je suis retourné encore chez le Conseiller de la garnison et je me suis fait donner une boîte de cigarettes ainsi qu'une quittance de vingt marks. Avec la boîte de cigarettes je suis allé voir les chauffeurs et je leur ai dit : si vous conduisez les morts au cimetière-Est, je vous donne cent cigarettes. D'abord nous voulons voir les cigarettes, ont dit les chauffeurs, nous ne croyons que ce que nous voyons. Alors je leur ai montré les cigarettes. Ça a fait son effet, comme un éclair. Ils voulaient avoir tout de suite la boîte en entier, mais moi j'ai dit, vous aurez d'abord la moitié, ça fait cinquante cigarettes, et l'autre moitié quand vous reviendrez, une fois le travail terminé. Alors ils sont partis avec le camion. Moi j'ai appelé le gardien-chef du cimetière, parce que je le connaissais depuis longtemps, de la guerre, pour qu'il ouvre le portail, sinon ils déchargent les morts en pleine rue. Ils respectaient si peu les morts

qu'ils ont enlevé la planche à l'arrière du camion et fait basculer toute la benne pour que les corps glissent au sol. Puis en démarrant le camion a encore écrasé une tête, et un bras qui était coincé dans la roue a été arraché. Ensuite ils m'ont tout de suite demandé les cigarettes. Je les leur ai données. Et ils ont dit que si j'avais d'autres transports à faire, ils seraient prêts immédiatement. J'aimerais seulement savoir une chose, si à Monsieur le Conseiller privé on les lui a remboursés, les vingt marks qu'il avait avancés. L'ordre comme dans le temps, dans le sens où on dit : l'ordre règne, ça n'existe plus.

-o-o-o-o-

19

(A DROITE. Scène de cabaret à Schwabing.)

CONFERENCIER

(dans le personnage de Toller traité en masque de cabaret, une auréole de saint en fer blanc autour du crâne) : O toi, Homme ! "Frères par le même destin !" - (il saute vers EN BAS) - Quelque chose me serre, là ! - (il tâte son crâne et fait comme s'il ignorait la présence de l'auréole) - Non, ce n'est rien ! Un moment j'ai eu peur d'avoir à nouveau un casque de soldat sur la tête. - Rien ! Plus jamais de guerre ! Nous restons dans notre belle patrie ! - (chantant) - Dans nos prés il y a des vaches ...

Des cochons et des poulets ...

Donc, Mesdames et Messieurs, camarades, notre programme continue, l'Allemagne est libérée, moi et les masses ouvrières, nous avons tout balayé. "S'il-vous-plaît", gémissaient deux messieurs il y a un instant, "nous ne voulons que votre bien !" - "Nous le savons !" dirent les ouvriers, "c'est justement ce que vous n'aurez pas !". Ces certains messieurs, vous les connaissez - les grosses têtes -

(A DROITE dans le projecteur, "NOSKE".)

Vous connaissez ? Cette voix ?

("NOSKE" donne des ordres d'une voix inarticulée.)

Vous y êtes. Vous l'avez reconnu, c'est le ministre allemand de la guerre Noske ! Et ce beau monsieur -

(A DROITE "EBERT" sur un hameton géant.)

"EBERT" : Dites-moi, Noske...

"NOSKE" : A vos ordres, Monsieur le président du Reich !

CONFERENCIER, (chantent) : A vos ordres, Messieurs.

"EBERT" et

"NOSKE"

Quelle belle expression !

A vos ordres ! A vos ordres ! A vos ordres !

CONFERENCIER : A vos ordres - oui, vous l'avez deviné, c'est le président du Reich Ebert, en personne. Grâce à notre Révolution, grâce à notre camarade Toller, le poète de l'humanitarisme, - (avec une modestie exagérée) - pas d'applaudissements, s'il vous plaît - ces deux messieurs ont quitté notre terre devenue trop incommode - Non non non, dit Ebert, non non non -

"EBERT" (avec un parler dialectal très poussé) : Je me tire. J'ai besoin de prendre un peu le frais.

"NOSKE" : Pas avec la voiture de service, j'espère.

"EBERT" : Ne calomnie pas le président ! Quand je voyage, c'est pour le bien du peuple allemand tout entier.

"NOSKE" : Le peuple allemand te sera reconnaissant pour cela, Ebert !

"EBERT" : Comme toujours.

"NOSKE" : Surtout pour le départ. Où mène le voyage ? En Bavière ?

"EBERT" : Non non non ! Pour me reposer !

En Bavière c'est infâme, parce qu'il y a Mühsam.

En Bavière je me mets en colère, parce qu'il y a Toller.

"NOSKE" : En Bavière c'est le bon air, avec Landauer.

"EBERT" : Mais malgré cela, je n'y vais pas. Je ne veux pas poireauter ici. Ils m'ont déjà prescrit des gouttes pour le coeur, à Bamberg, mais ça ne sert à rien. J'ai toujours les pieds froids jour et nuit.

"NOSKE" : Mais alors où veux-tu aller ?

"EBERT" : Là où il n'y a pas de conseils ouvriers et de soldats.

"NOSKE" : Ah bon ! Monter sur la Jungfrau !

CONFERENCIER (avec verve) : Et -

CONFERENCIER, (se balançant et chantant) :

"EBERT" et  
"NOSKE"

En vacances je m'en vais en Suisse  
C'est le pays de mes délices,  
Je suis monté sur la montagne  
Que c'était loin mon Allemagne !

"EBERT" : Non non non. Je préfère ajouter quelques kilomètres et monter sur la lune.

("NOSKE" fait un signe vers la coulisse. Un deuxième hanneton géant apparaît. "NOSKE" s'assied dessus.)

"NOSKE" : Est-ce que je peux t'accompagner, Ebert ?

"EBERT" : Non non non, là-haut je n'ai pas besoin de ministre de la guerre.

"NOSKE" : Qu'est-ce que tu en sais ? J'ai mes renseignements.

"EBERT" : Quels renseignements ?

"NOSKE" : Tu n'as pas entendu la nouvelle ? Toller a dit qu'il irait jusqu'aux étoiles.

"EBERT" (soulagé) : Ah bon ! Mais ce n'est qu'un poète, Noske ! Il ne faut pas le prendre au mot !

(Il s'envole. Noske le suit.)

CONFRENCIER, (chantent) : De Kiel à Hambourg,  
"EBERT" et Le chemin est court...  
"NOSKE"

-o-o-o-o-

20

(EN BAS. Palais Wittelsbach. Toller, Léviné.)

- TOLLER : Léviné - Ne soyez donc pas dogmatique ! Je suis heureux de votre venue, enfin. Parlons de tout ! Nous n'avons pas le droit de mettre de force ce mouvement dans un système rigide. Il y a des idées nouvelles, de nouvelles impulsions -
- LEVINE : Me répondrez-vous à quelques questions ?
- TOLLER : Nous n'avons pas de secrets pour vous. Pour personne.
- LEVINE : Vous parlez toujours de l'armée rouge - Pourquoi rouge ?
- TOLLER : Oui - nous avons une armée rouge sans communistes ! Mais à qui la faute ? La question est plutôt embarrassante pour vous !
- LEVINE : Pour nous ?
- TOLLER : Le prolétariat dans son ensemble est derrière nous, et vous restez de bois, vous sabotez tout ce que nous faisons !
- LEVINE : Vous avez pu lire nos raisons pour cela dans le "Drapeau rouge".
- TOLLER : Dans notre dernière séance j'ai posé les mêmes exigences que vous, ne le savez-vous pas ?
- LEVINE : Bien sûr que si.
- TOLLER : Et même j'ai réussi à vous faire passer ! Contre les socialistes ! Et c'est justement vous qui nous laissez en plan ! Mais qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

(Un temps.)

- LEVINE : Hier un de vos amis m'a rendu visite. Il a fait une proposition intéressante - je veux dire : intéressante dans la mesure où elle est caractéristique pour votre situation.
- TOLLER : Qui donc ? Quoi donc ?
- LEVINE : Un ami politique - Mühsam.
- TOLLER (essayant de cacher sa surprise) : Ah, - oui.
- LEVINE : Sa proposition : nous, les communistes devrions arrêter tous les membres du gouvernement des Conseils pendant la nuit, liquider la République des Conseils - y compris Mühsam lui-même. - Cela ne vous surprend pas j'espère ? -
- TOLLER : Du Mühsam tout craché !
- LEVINE : Ensuite - toujours la proposition Mühsam - nous devrions enfin faire ce qu'il faudrait faire ici, et ceci immédiatement !
- TOLLER : Eh bien, vous savez, Mühsam -
- LEVINE : Monsieur Mühsam mis à part - nous aurions pu avoir cette idée nous-mêmes, vous ne trouvez pas ?
- TOLLER (reprenant de l'assurance) : Vous au pouvoir ? Je crois que vous surestimez votre popularité, Léviné.
- LEVINE : Evidemment il nous faudrait - votre accord.
- TOLLER (ironiquement, très sûr de lui) : Ah bon ! Et c'est cela que vous attendez maintenant ? Que je donne mon accord ! C'est pour cela que vous êtes venu ?
- LEVINE : J'ai dit à Mühsam...
- TOLLER : Cessez donc ces spéculations, Léviné ! Laissez-nous parler raisonnablement.

(Un temps.)

- LEVINE : Avez-vous désarmé la bourgeoisie ?
- TOLLER : Les promulgations sont affichées. Nous aurons les armes en vingt-quatre heures.
- LEVINE : Les grands propriétaires fonciers sont-ils expropriés ?
- TOLLER : Nous attendons un rapport de Gandorfer sur cette question.
- LEVINE : Gandorfer a déclaré que les terres jusqu'à mille hectares ne pouvaient être ravies à leurs propriétaires.
- TOLLER : Il connaît mieux que nous les questions rurales. Je ne sais pas de combien de terres un agriculteur a besoin pour subsister.
- LEVINE : Si ça vous intéresse : Gandorfer a justement mille hectares de terres.
- TOLLER (violent) : Nous sommes avec Gandorfer !
- LEVINE : Les journaux sont-ils nationalisés ?
- TOLLER : Tous les articles polémiques violents contre nous sont interdits - sauf dans votre "Drapeau rouge", pour lequel nous nous montrons tolérants jusqu'au renoncement.
- LEVINE : Avez-vous chassé à Bogenhausen et à Solln la bourgeoisie hors des villas ? Et mis des ouvriers à leur place ?
- TOLLER : Les questions de logement sont du ressort du camarade Hagemeister. La commission travaille depuis hier.
- LEVINE : Avez-vous pris des otages dans les rangs de la bourgeoisie ?
- TOLLER : Des otages, non ! Pas d'otages ! On ne doit rien pouvoir nous reprocher, - non !
- LEVINE : Avez-vous levé le secret bancaire ?
- TOLLER : Non.

- LEVINE : Bloqué les comptes privés ?
- TOLLER : Le système de Sylvio Gesell a prévu une réorganisation fondamentale des finances. (Ce qu'il dit maintenant, il ne le comprend pas.) Mais nous allons introduire la valeur monétaire absolue.
- LEVINE : Les petits épargnants sont cependant devenus nerveux grâce à votre politique financière.
- TOLLER : C'est dommage. Cela est la conséquence d'un bruit qui a couru, annonçant que nous confisquerions les comptes des petits épargnants.
- LEVINE : Pourquoi la population n'est-elle pas mieux tenue au courant ?
- TOLLER : Nous y travaillons. Nous avons envoyé des gens dans les banques.
- LEVINE : A-t-on doublé les salaires des manoeuvres et des ouvriers agricoles ?
- TOLLER : Ça serait par trop schématique ! Naturellement un nouveau système de salaires... - Léviné, vous êtes un politicien professionnel, pas moi ! Je n'ai pas du tout l'ambition d'être un politicien professionnel ! On m'a mis à ce poste parce qu'on avait besoin de moi - les ouvriers ont besoin d'un chef, c'est pourquoi je suis là. Vous avez une expérience de la révolution, ! C'est pourquoi nous avons besoin de votre collaboration.
- LEVINE (qui a sorti une feuille de sa poche) : Puis-je vous lire ceci ?  
Un télégramme de votre Dr. Lipp.
- TOLLER : Adressé à Lénine ?
- LEVINE : Du bureau télégraphique, - une copie.
- TOLLER : Vous nous espionnez donc !
- LEVINE : Il contient votre programme gouvernemental complet, Monsieur Toller - rédigé par votre commissaire du peuple chargé des affaires étrangères, Monsieur le Docteur Lipp.
- TOLLER : Qu'est-ce que Lipp ...

LEVINE

(lisant) : "Le prolétariat de la Haute-Bavière a uni toutes ses forces. Socialistes, plus Indépendants plus Communistes réunis autour du marteau et en accord avec la faucille de la Ligue des paysans." - Une interprétation très optimiste de la situation ! - "Bamberg est le siège du fuyard Hoffmann qui a emporté la clef des latrines de mon Ministère." - Je lis ce qui est écrit. - "La politique dont Hoffmann est le valet projette de nous couper du Nord et en même temps de nous faire passer pour des chiens sanguinaires auprès de l'Entente. Et les mains velues du gorille Noske dégouttent de sang. Des vivres en grandes quantités nous parviennent d'Italie. Nous voulons la paix pour toujours, Emmanuel Kant, De la Paix Eternelle, 1795, thèses II à V."

TOLLER

(arrachant la feuille des mains de Léviné) : A qui Lipp a-t-il adressé ceci ?

LEVINE

: Oh, excusez-moi ! C'est adressé au camarade pape, St.Pierre de Rome, à Rome.

(Toller sort. Puis Léviné.)

-o-o-o-o-

21

(A DROITE Mühsam au piano. A GAUCHE public autour d'une table.)

MUHSAM

(joue une mesure) : Le Lampiste. - Dédié à la Social-Démocratie allemande.

(Rires.)

Il était un révolutionnaire,  
Au civil lampiste ou chômeur,  
Suivait d'un pas révolutionnaire  
Tous les autres révolutionnaires.

Criait : Je suis révolutionnaire !  
Sa casquette était de travers  
Sur l'oreille, ça lui donnait l'air  
D'être dangereux et fier.

Mais la révolution avance  
En plein milieu de la rue,  
Là où notre homme d'habitude  
Nettoyait ses réverbères.

Les réverbères elle s'en balance  
Elle va tous les déterrer  
Pour construire des barricades  
Avec grilles et pavés.

Notre révolutionnaire  
Criait : Je suis le lampiste  
Qui nettoie ces réverbères.  
Hé là, laissez-les en piste !

Si vous enlevez la lumière  
On n'y voit plus du tout clair.  
Laissez-donc ces réverbères !  
Ou je cesse  
Ou je cesse  
Ou je cesse d'être révolutionnaire !

UN OUVRIER  
AGE

(qui buvait de la bière à la table, se lève) : Lampiste toi-même,  
Mühsam ! Et c'est nous qui trinquons ! Qui après payons les pots  
cassés !

MUHSAM

: J'ai déjà été en prison plus souvent que toi, camarade !

UN HOMME AVEC : Mais vous n'avez aucune chance, avec vos bienfaits pour l'humanité !  
UN CHAPEAU  
BAVAROIS

Vous êtes seulement mécontents de la conjoncture actuelle ! Mais  
sinon vous n'avez rien en vue, rien du tout.

UN PETIT HOMME : Rien de constructif !  
ME MAIGRE

UN HOMME  
AIGRI : Silence ! Musique !

UN HOMME  
CHAUVÉ : Mais ce sont les premiers élans, pour que l'homme commence à réagir, à se faire une idée ! Pour qu'il comprenne de quoi il s'agit, ce qui est en jeu.

UN HOMME QUI  
FAIT L'IM-  
PORTANT : Les américains ! Ils ne laisseront pas faire. C'est moi qui vous le dis ! Ils ont investi leurs dollars. (Mettant le bras autour de la serveuse.) Annie, qu'est-ce que tu penses de la collectivisation du sein maternel ?

LA SERVEUSE (se dégageant) : Ici pas de collectivisation !

(Rires.)

MUHSAM (joue et chante à nouveau) :

Mais les révolutionnaires  
Rient quand tombent les réverbères,  
Le lampiste est reparti  
A pleuré toute la nuit.

Est resté à la maison  
Et sur la révolution  
A écrit une théorie :  
Comment changer le pays

Sans casser les réverbères.

-o-o-o-o-

22

(EN HAUT. Palais Wittelsbach. Dr. Lipp, Toller, Olga, Landauer.)

DR. LIPP : Mais Monsieur le Président ! Le pape devait être informé !

TOLLER (lui donnant la feuille) : Je ne peux pas croire que ceci est votre texte !

OLGA : Comment est Léviné, en tant que personne ?

- LANDAUER : J'espère que vous ne vous êtes pas laissé embobiner !
- DR. LIPP (ayant lu la feuille) : Je constate avec soulagement que ce sont là précisément mes termes.
- MUHSAM (qui est entré) : Dans ce cas nous pouvons déjà prévoir la bénédiction du pape !
- TOLLER (violent, à Mühsam) : Ne fais pas de plaisanteries stupides ! C'est fini entre nous ! Tu es un porc ! Le porc le plus crasseux, le plus médiocre, le plus menteur que j'aie rencontré ! Un vaurien sans caractère !
- LANDAUER : Je t'en prie, Toller !
- TOLLER : Il nous a vendus, celui-là, vendus au PC !
- MUHSAM : Il n'est pas question de vendre - c'était une offre gratuite, mais même comme cadeau il ne voulait pas de nous !
- TOLLER : Une trahison misérable, médiocre, lâche ! J'avais bonne mine ! J'essaie de convaincre Léviné et il me dit en souriant : Mühsam est venu me voir - votre ami Mühsam - mon ami Mühsam !
- DR. LIPP : Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit ici ...
- TOLLER : Le PC devait tous nous mettre sous les verrous !
- MUHSAM : J'ai trouvé cette idée très drôle.
- TOLLER : Très drôle ! Tu vas là-bas et tu nous livres au couteau, nous, nos idées, notre mouvement, tout ce à quoi nous croyons, et tu trouves ça drôle !
- MUHSAM (qui est resté calme) : Ce n'est pas ça que je trouve drôle, c'est l'idée que je trouvais drôle.
- TOLLER (de plus en plus nerveux) : Si tu trouves drôle l'idée, tu trouves également drôle la trahison !

- DR. LIPP : De quoi s'agit-il au juste ?
- LANDAUER : Je dois prendre la défense d'Erich. Nous connaissons ses idées, qui ont toujours leur valeur en soi.
- OLGA (mordante) : "Valeur en soi" n'est pas marxiste.
- LANDAUER : Je dois sans doute d'abord apprendre votre terminologie.
- DR. LIPP : De quoi s'agit-il ?
- OLGA : Ce n'est pas une question de terminologie, mais de prise de conscience !
- TOLLER : Mes amis me vendent ! Je leur ai fait confiance et ils me vendent !
- OLGA : Le bruit court en ville que les socialos préparent un putsch contre nous.
- MÜHSAM : Dans ce cas je préfère être protégé par les prisons de la Gauche.
- DR. LIPP : De toute façon ce n'était pas de la bonne diplomatie ! Comme nous n'approuvons en aucun cas l'idée de violence ...
- OLGA (à Toller) : Je trouve que Mühsam a une estimation globale de la situation plus réaliste que toi. Sans les communistes tout est illusoire.
- TOLLER (en colère) : Tu es en adoration devant ces russes !
- OLGA : Pour moi il ne s'agit pas de personnes, tu devrais avoir appris ça entre-temps.
- TOLLER : Je sais ! Pour toi il ne s'agit pas non plus de moi ! Il ne s'agit de personne, pour toi ! Quand on vous laisse vous occuper de politique, plus moyen de vous tenir ! Vous vous précipitez tout de suite avec un couteau !
- OLGA : Qui ça - "vous" ?

TOLLER : Les jeunes filles des pensionnats !

OLGA : Je peux m'en aller, alors.

TOLLER : Va-t-en ! Oui ! Va !

(Olga reste.)

LANDAUER : Cher ami - si nous pouvions réduire la controverse à son noyau le plus objectif -

TOLLER : Le noyau objectif est clair : Mühsam m'a trahi, je suis abandonné par vous, mes amis - Mes prétendus amis sont des traîtres et des idiots ! Et je dois supporter et tolérer cela, mais je n'ai plus la force de faire autre chose que de vous virer d'ici, vous tous ! Faire table rase ! Foutez le camp ! Hors d'ici ! Allez ! Allez ! Je ne peux plus vous voir ! Vous m'écoeurez ! Tous autant que vous êtes !

LANDAUER : Je comprends que vous soyez énervé, à cause de cet incident, cher Toller - Je vous appellerai cet après-midi.

(Il sort avec Mühsam et Olga. Toller, épuisé, appuie son visage au mur.)

DR. LIPP (après un long silence) : Mon cher confrère ! - Soyez donc raisonnable !

TOLLER : Lipp... J'ai horriblement mal à la tête, Lipp !

DR. LIPP (prend un oeillet dans une poche de sa veste et le tend à Toller) : Ma secrétaire me l'a procuré par son beau-frère de Bozen - ils sont très rares en cette saison de l'année.

TOLLER (se resaisit et est à nouveau maître de lui) : Monsieur le docteur Lipp vous devez reconnaître que dans ces circonstances - après cet incident avec le télégramme, vous ne pouvez rester dans vos fonctions. Le texte de votre déclaration sera rédigé par nous. J'attends de vous que vous quittiez votre bureau avant ce soir.

DE. LIPP : J'espère que ce n'est pas pour laisser la place à ce désagréable  
Monsieur Mühsam... ?

TOLLER (criant) : Ta place est à l'asile de fous !

DE. LIPP (tirant sur le revers de son habit) : Je ferai tout pour la révo-  
lution.

(Il sort.)

-o-o-o-o-

23

(EN BAS. Distribution d'armes parmi les ouvriers en grève.)

DES OUVRIERS (chantent) :

Sous nos drapeaux rouges  
Groupons-nous dans chaque usine,  
Tous ceux qui espèrent  
L'aube d'une république ouvrière.  
Noske et ses mercenaires  
Ne nous font plus peur.  
Tous ensemble suivons Lénine !  
Vive Lénine !

Nous sommes la Garde rouge,  
Prête à tous les combats  
Ouvrant la route du pouvoir  
Au prolétariat.

Torturés, exploités,  
Bêtes de somme, ouvriers,  
Après la faim, la misère,  
Prenez les armes, enfin !  
Chassez les hommes d'affaires,  
Les fascistes, les usuriers.  
Construisez le monde ouvrier !

Debout !

Rejoignez la Garde rouge,  
Frête au dernier combat  
Pour délivrer par les armes  
Le prolétariat !

-o-o-o-o-

24

(A DROITE Ebert. A GAUCHE Noske. Ils téléphonent.)

- EBERT : Dites-moi, Noske -
- NOSKE : Oui, Monsieur le président du Reich ?
- EBERT : Les événements de Munich, Noske - me causent de jour en jour plus de soucis. Que proposez-vous ? Devons-nous intervenir ?
- NOSKE : Le gouvernement Hoffmann n'a pas encore demandé notre aide.
- EBERT : Mais nous ne pouvons tolérer cela plus longtemps, Noske !
- NOSKE : Hoffmann dit que le mécontentement s'amplifie à Munich, il espère que toute la bande sera supprimée par un putsch.
- EBERT : Et si le putsch échoue, Noske ?
- NOSKE : Alors nous réussirons avec l'aide de l'armée.
- EBERT : Combien de temps cela mettra-t-il, environ ?
- NOSKE : Cinq à six jours.
- EBERT : Merci, Noske !
- NOSKE : Monsieur le président du Reich !

-o-o-o-o-

(EN BAS, Mühsam, en pyjama est entraîné par des hommes. Il résiste.)

MÜHSAM

: Bandes de salauds ! - Vous tirer si tôt hors du lit - Mais de quel bord êtes-vous ? Des blancs ou des rouges ? Laissez-moi au moins mettre mes lunettes - -

(Un des hommes a ôté son manteau et le met sur les épaules de Mühsam. Ils le ligotent ainsi. Mühsam s'aperçoit maintenant que cet homme porte un uniforme de lieutenant.)

Ah, bon, c'est de ce coin-là que vous venez... Ça vous vaudra une décoration pour capture au corps à corps ?

(Quelques bourgeois regardent la scène, silencieux et immobiles.)

Où allons-nous ? A Bamberg ? - Sans billet ? Mon vieux, dans ce cas je me mets dans mon tort ! Je ne suis pas du tout pour les choses illégales ! Ils sont capables de me mettre en prison ! Pour détournement du prix du billet ! - Non non, il n'en est pas question ! (Il se laisse tomber. Les hommes lui tordent les bras derrière le dos et le traînent vers la sortie. Mühsam, soudain apeuré.) Vous n'allez tout de même pas me transformer en cadavre noyé comme Rosa - ou bien -

(Sortie.)

(A DROITE entrent des ouvriers. EN HAUT Léviné. Il prononce un discours dans l'Assemblée des Conseils. EN BAS des bourgeois s'éclipsent. La scène s'emplit de plus en plus d'ouvriers.)

LEVINE

: Sous le gouvernement Toller il est possible qu'une poignée de bandits pénètre de nuit dans les maisons, fasse sortir les gens et les traîne jusqu'à Bamberg ! Ils étaient à deux doigts de réussir leur putsch, - si les ouvriers n'y avaient pris garde ! Bravo, ouvriers de Minich ! Vous avez fait preuve cette nuit-là du sens des réalités et de l'action qui manque complètement à ces pseudo-socialistes de Schwabing ! Pendant ce temps ceux-ci continuent à parler et à gouverner ! Cette nuit-là ils n'ont même pas entendu les bottes des bandits de gardes blancs sur le pavé ! Vraisemblablement ils se sont bouchés les oreilles ! Ils n'aiment pas entendre ça ! Sur-tout pas d'embêtements ! Ces embêtements-là, c'est bon pour les communistes ! Eux, ils continuent à bavarder de paix de l'amour de l'humanité ! Et avec ça ils prétendent, Toller et compagnie, qu'ils sont du côté des ouvriers ! N'ai-je pas raison ? C'est ce qu'ils ont dit, oui ! Du côté des ouvriers qui combattent, eux - car il n'existe pas encore de république soviétique ferme et sûre, mais nous devons combattre ! Les bouchers de Noske sont déjà devant Dachau. Dans les prochains jours, à Dachau, on va tirer à balles. Et qu'est-ce que Toller a fait, ici en ville, pour la sécurité du prolétariat ? Il a émis des ordres verbeux, il a ri de la bourgeoisie. L'expérience de la révolution russe a pourtant montré combien il était important d'armer immédiatement les ouvriers. Les fusils manquent - j'ai demandé à Toller : combien en avez-vous ? Il n'en savait rien ! - Evidemment la bourgeoisie n'a pas remis ses fusils. Ils veulent aller à la chasse aux moineaux, sans doute ! Où alors pourquoi les garde-t-elle ?

(Agitation parmi les ouvriers.)

Aux moineaux ?

EXCLAMATION : Il faut les prendre, les fusils !

UNE AUTRE VOIX : Les communistes au pouvoir !

LEVINE : Pas d'effusion de sang ! Pour l'amour de Dieu ! s'écrie Monsieur Toller, l'étudiant sensible. La morale lui interdit de tuer. Quel genre de morale, devons-nous alors demander ! Une morale qui lui prescrit : pas d'action armée contre ceux qui assassinent notre révolution ! D'où lui vient donc cette morale ? Et qui lui en sera reconnaissant ? Nous ?

(Agitation parmi les ouvriers.)

Non, pas nous ! Nous pensons plutôt à cette parole de notre Karl Liebknecht : votre honneur n'est pas notre honneur. La morale de la bourgeoisie et celle de Monsieur Toller ne nous intéressent pas. Pour nous c'est ce qui est utile à la révolution qui est moral. C'est pour cela que déjà comme étudiant j'ai passé de mon temps dans les prisons tsaristes. Et nous aussi, nous sommes sensibles, Monsieur Toller ! Notamment quand nous voyons que des hommes sont exploités et opprimés et qu'on les envoie sur les champs de bataille pour sauver le profit ! Le camarade Toller ne peut pas voir le sang, cela lui soulève le coeur, -- c'est très grave pour lui ! Car à cause de son bavardage creux bientôt il va voir couler le sang des ouvriers dans les rues de Munich !

MAENNER (A DROITE) : Nous devons négocier avec les blancs ! Absolument !

LEVINE : Monsieur Maenner propose de négocier ! Toller a fait la même proposition. Et nous savons pourquoi. Et c'est pour cela que nous disons : non ! Nous sommes ici à un poste avancé. Il ne s'agit que d'une chose : tenir quelques semaines. Les ouvriers russes, eux aussi, étaient à un poste avancé, et ils ont tenu et ils ont eu raison.

EN CHOEUR PARLE : (EN BAS) : Co - mmu - nistes ! Au pou - voir ! Co - mmu - nistes !  
Au pou - voir !

LEVINE : Si nous participons au pouvoir, ce n'est qu'au cas où nous avons effectivement la direction ! Nous n'allons pas nous laisser utiliser comme hommes de paille pour une politique de sabotage ! Le sang de la classe ouvrière nous est trop précieux pour le verser au service de quelques pacifistes nouveau-nés et de quelques tantes hystériques. Comme ces messieurs Toller et compagnie !

(Agitation parmi les ouvriers.)

Il paraît que nous sommes sanguinaires. Ne connaît-il pas les faits ou ne veut-il plus les connaître ? Camarades, ce ne sont pas nous, pourtant, qui venons avec des canons et des mercenaires pour abattre les autres ! Ce ne sont pas nous qui tenons absolument à nous battre ! Et personne ne serait plus content que nous si les charitables pacifistes réussissaient à renvoyer les bouchers de Noske chez eux ! Mais qu'ils nous laissent tranquilles avec leur bavardage ! Nous avons, à l'heure actuelle, autre chose à faire !

(Agitation parmi les ouvriers.)

UNE VOIX (A DROITE) : Laissez parler Toller ! Toller !

DES VOIX (EN BAS) : Toller !

LEVINE : Il y a parmi votre direction des exaltés et des fous ! Ils rêvent toujours d'un monde meilleur, et maintenant on leur dit : agissez ! Et les voilà épouvantés - on les a réveillés et les voilà qui se promènent sans têtes et qui lèvent leurs bras en signe de défense ! En Russie, camarades, de tels fous dangereux ont fait long feu.

REICHERT (EN HAUT) : A liquider ! Contre le mur !

(Agitation parmi les ouvriers.)

UNE VOIX (A DROITE) : On n'est pas en Russie, ici !

LEVINE : Qu'ils s'en aillent ! Vite ! Avant qu'il ne soit trop tard ! Et qu'on s'occupe enfin sérieusement d'armer les ouvriers ! Allez dans la rue ! Ouvrez les coffres-forts des banques ! Prenez ce dont vous avez besoin ! Noske a déclaré à Berlin qu'il va mettre de l'ordre parmi les forcenés de Munich. Il a déjà fait de l'ordre parmi les forcenés d'autres villes. Il a fait tirer sur les ouvriers de Brême, de Berlin, de Saxe. Si vous ne voulez pas finir de la même façon - défendez-vous !

(EN HAUT. Un garde rouge parle avec Léviné, puis sort.)

LEVINE : Camarades, on me dit à l'instant que Toller voulait entrer dans la salle. Dans l'intérêt de la classe ouvrière, j'ai donné l'ordre de l'arrêter.

(Grande agitation. La scène est maintenant remplie entièrement d'ouvriers.)

LEVINE (criant vers la salle) : La République des Conseils est dans les mains des communistes !

(Tumulte.)

-o-o-o-o-

27

(A DROITE. Appartement de grands bourgeois. Resl, une femme de chambre, Walter, un jeune ouvrier qui a l'air un peu phtisique. Walter veut allumer une de ses cigarettes.)

RESL (lui tend un coffret en porcelaine) : Prends-en une sans te gêner. Le coffret est en porcelaine de Meissen.

WALTER : Les camarades de Meissen sont justement en grève.

RESL : Ce machin vaut au moins trois cents marks.

WALTER : J'aimerais bien l'avoir, cet argent.

RESL : Oui, il y a beaucoup de choses très chères, ici.

WALTER (il fume une des cigarettes du coffret de porcelaine) : Ta place dans cette maison est indigne d'une femme moderne, Resl.

RESL : Dis pas ça. Les riches ne sont pas tous des criminels.

WALTER : Il y a des exceptions partout.

RESL : La maison est fréquentée par beaucoup de gens très bien, des Anglais, aussi.

WALTER : A dégager !

RESL : Les cigarettes viennent aussi des Anglais.

WALTER : A dégager, j'ai dit !

RESL : Dis donc, moi j'ai toujours ma foi chrétienne.

WALTER : Ils t'ont déjà pourrie quand t'étais petite, à confesse.

RESL : Bien sûr il y a des choses douteuses dans la foi catholique, mais il y a aussi beaucoup de choses vraies.

WALTER : Tu n'as jamais intensivement réfléchi à ce problème.

RESL : Dis pas ça !

WALTER : Ou alors du mauvais point de vue !

RESL : J'ai déjà entendu ici des conversations sur le thème de la religion, comme disait un professeur d'Université - il était assis là ! Dans le fauteuil ! Et il a dit : l'homme à l'heure de sa mort...

WALTER : Oui, et après ?

RESL : Après rien.

WALTER : Après rien ! Après rien ! Ce n'est pas une argumentation !

- RESL : Comme il l'a dit, tout y était.
- WALTER : Des conneries. L'homme est donc le produit du monde qui l'entoure.
- RESL : De toute façon il doit mourir. - Tu peux enlever tes souliers, Walter, sans te gêner.
- WALTER (agacé) : Sans me gêner ! (Il ôte ses souliers.)
- RESL : Je suis ici comme chez moi, si on veut.
- WALTER : Tu n'as pas d'instinct ! Chez toi l'instinct social est atrophié, par rapport à ton origine.
- RESL (se couchant sur le récamier) : Les femmes sont évidemment orientées plus humainement que politiquement.
- WALTER : Nous avons là des idées tout-à-fait différentes sur la femme dans le socialisme.
- RESL (couchée) : Viens, assieds-toi !
- WALTER : La femme doit d'abord se rendre compte de la position d'esclave dans laquelle elle a vécu. Condition de base.
- RESL : Walter - as-tu déjà eu une aventure avec une femme ?
- WALTER : Quelle question !
- RESL : J'ai presque l'impression que tu es sans aucune expérience et que c'est de là que vient ton inquiétude, que tu essaies de cacher.
- WALTER : Resl, si tu ne comprends pas ça, la décision politique devant laquelle nous nous trouvons, historiquement.
- RESL : L'amour, ça n'arrive pas chez vous ?
- (Walter s'approche d'elle.)

Dis-donc, tu deviens actif.

WALTER : Tu es en train de me séduire, Pola Negri.

RESL : Tu veux encore une anglaise ?

(Walter ne répond pas.)

On ne le remarquera pas, tu n'as pas besoin de te gêner ! (Elle lui tend le coffret de porcelaine.)

WALTER (lui prenant le coffret) : Pas comme ça, Resl !

RESL : Fais attention au coffret !

WALTER : Tu as peur que je le laisse tomber ?

RESL : Pose-le là !

(Walter tient le coffret de porcelaine comme s'il allait le laisser tomber.)

Walter ! Ça c'est ignoble !

WALTER : Si maintenant je le laisse tomber...

RESL (se levant vivement) : Ne le fais pas !

WALTER : Tu dois prendre une décision ! Moi aussi j'ai dû prendre une décision !

RESL (s'accrochant à lui) : Non, Walter ! Non !

(Walter laisse tomber le coffret, qui se casse en mille morceaux.)

WALTER (à présent lui-même effrayé) : Ça y est.

(Resl pleure.)

Ne pleurniche pas ! C'est toi qui m'as provoqué.

RESL : Maintenant j'ai peur, quand Madame rentrera demain.

WALTER : Tu n'as qu'à lui dire tes opinions.

RESL : Qu'est-ce que je dois dire ?

WALTER : Tu peux te référer à moi, de la part du Conseil des ouvriers et des soldats.

RESL : Ce sera pire encore.

WALTER : Mais tu es absolument dans ton droit, Resl !

RESL : Je ne sais pas, j'ai peur.

(Elle ramasse les morceaux.)

WALTER (allumant une cigarette) : Une à deux ?

RESL : Dis donc - je n'ai plus qu'une envie, me coucher là. Et toi avec moi. Qui sait ce que demain sera.

WALTER : Demain à 8 heures on va à la nonciature, pour tout vider.

(Ils sont couchés tous les deux sur le récamier et fument.)

RESL : Tout casse. Tout fout le camp.

(Ils fument.)

WALTER : T'as pas besoin d'avoir peur, Resl .

RESL : Tu sais quoi ?

WALTER : Non, quoi ?

RESL : Quand tu as laissé tomber le coffret...

WALTER : Oui.

RESL : C'était terrible, c'était démoniaque.

WALTER : Juste un moment !

RESL                   (se serrant contre lui) : Maintenant je pourrais tout oublier, je veux dire, tout sauf toi.

(Elle essaye d'éteindre la lumière tout en restant couchée, elle n'y parvient pas.)

WALTER               : Tu sais, le problème de l'amour, quand on y réfléchit vraiment...

RESL                   (prenant la cigarette) : Une bouffée.

WALTER               : Le christianisme est au fond oriental, par ses origines.

RESL                   : Et alors ?

WALTER               : Et en Orient on a toujours considéré la femme comme la propriété de l'homme. La virginité était pour ainsi dire le capital que la femme apportait dans le mariage.

RESL                   : C'est drôle.

WALTER               : Dans l'océan indien, on a découvert une tribu où la femme est un bien communautaire...

RESL                   : Et personne n'est jaloux ?               : " :

WALTER               : La jalousie ne peut exister que dans un système qui est basé sur la propriété privée. En Russie on a déjà fait des expériences dans ce sens...

RESL                   : J'ai rien à voir avec la Russie.

(Ils fument.)

WALTER               : Tu connais l'Internationale ?

RESL                   : Bien sûr, c'est la lutte finale.

WALTER               : Groupons-nous, et demain...

(Resl rit.)

WALTER : Pourquoi tu ris ?

RESL : Parce qu'une fois j'ai entendu comme ils ont chanté :  
L'électricité centrale  
Eclaire tout Berlin.

WALTER : Ah, les Berlinois...

-o-o-o-o-

28

(A GAUCHE. Le Dr. Lipp à l'asile d'aliénés.)

DR. LIPP : Des explications de la situation politique de mon parti on peut déduire avec évidence - dura necessitas - le destin tragique (ANANKE) : la direction contrainte de la marche que les 6 à 7.000 membres du parti socialiste indépendant ont imposée à leur chef Ernst Toller. Le mot de Léon Gambetta est effectivement vérifié : Je dois faire la volonté de mon parti, car je suis son chef. (Il mange des excréments dans un pot.) - Dans la composition des conseils je voulais éviter à tout prix le docteur Léviné, car j'ai reconnu à temps derrière le masque du démagogue communiste le brutal dictateur militaire. Mais l'accusé Toller, en faisant aveuglément confiance aux pères de l'idée des conseils, se mettait à la poursuite du fantôme de l'unification du prolétariat, et ne s'aperçut ni de la précoce trahison des socialistes majoritaires ni de la dictature arbitraire des communistes étrangers au pays. A ceci s'ajoutait l'influence néfaste du vieux fanatique Gustav Landauer sur le tout jeune poète Ernst Toller, débridé complètement par un surmenage intellectuel, sexuel et physique et se donnant à lui-même le vertige par sa propre éloquence. Le côté irrésistible des idées révolutionnaires russes vient du fait que Mikhaïl Bakounine, le comte Kropotkine et Léon Tolstoï se présentaient avec le voile et la robe des saints prophètes et apôtres pour prêcher leurs propositions communistes-anarchistes. Au XXème siècle le christianisme

primitif (Actes des apôtres chapitre IV, versets 32 à 37 et chapitre V, versets un et deux) fait également des progrès. Et à la magie poétique du christianisme primitif, communiste d'une manière crasse, succombent précisément des juifs : Léviné et Toller.

-o-o-o-o-

29

(EN BAS. Cave de la salle Matthäuser, Toller arrêté, Léviné.)

LEVINE : Nous avons entendu dire que vous vouliez négocier.

TOLLER : Naturellement ! Je l'ai toujours voulu.

LEVINE : Avec les blancs.

TOLLER (irrité) : Qui dit cela ?

LEVINE : Un bruit qui court.

TOLLER : C'est infâme ! Qui est-ce qui invente des mensonges aussi infâmes ? C'est vous ? Ça ne peut être que vous !

LEVINE : Le bruit court parmi les ouvriers. Naturellement je ne prétends pas que maintenant, où les choses commencent à devenir sérieuses, vous vouliez sauver votre vie de cette façon -

TOLLER (regardant Léviné fixement) : Léviné !

LEVINE : Cela aussi a été dit.

TOLLER : Qui ? Des noms ! Des noms !

LEVINE : Nous avons pensé que cela correspondrait à vos vues si dans cette situation embourbée nous vous - vous savez sans doute très bien combien elle est embourbée ?

TOLLER : Votre faute !

LEVINE : Nous vous déchargions de votre responsabilité.

TOLLER : On m'attrape au milieu de la rue, on me traîne dans cette cave, on m'enferme dans cette cave, on m'enferme, - pour me décharger de ma responsabilité !

LEVINE : Le rôle de martyr vous va pourtant bien.

(Toller muet, marche nerveusement de long en large.)

N'écrivez-vous pas une pièce sur ce sujet ?

(Toller ne répond pas.)

LEVINE (s'aperçoit qu'il a commis une erreur, se ravise) : Excusez-moi, Toller.

(Toller ne répond pas.)

LEVINE : Nous n'avons pas voulu le pouvoir. Il nous est arrivé, comme par hasard.

TOLLER : Des arrestations, des tribunaux, la grève générale...

LEVINE (ignorant ces reproches) : Epp est devant Dachau. Dans les prochains jours il aura des renforts. Si nous les attaquons maintenant, et si nous les battons, tout l'arrière-pays est libre, jusqu'à Augsburg et Ingolstadt. Toute la Bavière du Sud sera de nouveau à nous.

TOLLER : L'armée rouge ! Un amas indiscipliné !

LEVINE : C'est Eglhofer qui a maintenant le haut-commandement.

TOLLER : Eglhofer ? Ah - oui.

LEVINE : Mais au-dehors, les compagnies au front...

TOLLER : Les massacres ! La guerre ! A nouveau tout ça !

- LEVINE : Les troupes ont besoin d'un chef à Dachau, - un chef dans lequel ils croient.
- TOLLER : En quoi croyez-vous, Léviné ? Dites-moi ça !
- LEVINE (simple et sûr de lui) : Je crois à la victoire du prolétariat.
- TOLLER : Pour aujourd'hui ? Pour demain ? Pour quand ?
- LEVINE : Acceptez-vous ce poste ?
- TOLLER : Eglhofer ! Commandant suprême de l'armée rouge ! Justement lui !
- LEVINE : Sur ma proposition.
- TOLLER : Comme tout cela va finir ! J'ai l'impression de le voir à l'avance ! tout concourt à cela ! Une tuerie ! Une absurde tuerie !
- LEVINE (calmement) : Les blancs organisent des tueries depuis un certain temps déjà.
- TOLLER (dans un éclat passionné) : C'est du chantage ! Vous venez et vous me mettez tout simplement le pistolet sur la poitrine !
- LEVINE : Allons Toller - vous ne croyez pas ça sérieusement ? Si vous avez l'impression que je veux vous faire chanter - moi - ce n'est pas ce que je veux ! Je pensais que nous avions des intérêts communs, - un combat commun ! Je ne veux pas vous faire chanter ! S'il vous plaît ! Vous êtes libre !
- TOLLER : Libre ?
- LEVINE : Vous pouvez vous en aller. Où vous voulez.
- TOLLER (véhément) : Dans ce cas il vaut mieux que vous tiriez tout de suite ! Pas quand je fuirai ! Tout-de-suite ! Tirez donc !
- LEVINE : Vous devriez vous décider une bonne fois à penser en homme politique.

TOLLER : Tout ce que j'ai dit et ce que j'ai fait était politique ! C'est pour cela que j'ai eu de l'influence sur les masses.

LEVINE : Je veux dire : en homme communiste.

TOLLER : Robespierre !

LEVINE : Soyez plus humble !

TOLLER : Vous organisez cette grève générale - Et puis vous... détruisez, vous détruisez ! et vous détruisez !

LEVINE (s'emportant contre le comportement de Toller) : En effet, Toller ! En effet nous voulons "détruire". Totalemment ! Nous voulons détruire l'Etat, cette machinerie, que la bourgeoisie entretient soigneusement pour sauvegarder ainsi sa domination et ses profits. Si nous tolérons que cet Etat subsiste dans sa structure fondamentale, si nous ne changeons - comme vous le voudriez, Toller - que quelques lois, pour établir un soi-disant ordre socialiste, alors dans très peu de temps nous aurons à nouveau exactement le même vieil Etat, le même vieil esprit de caste et la même vieille bureaucratie, simplement affublés cette fois-ci du mot "socialiste". Et alors le temps n'est pas loin où n'importe quel nouveau César au nom d'un "socialisme" mettra le feu à l'Europe. Par conséquent nous n'avons pas le droit de cesser de détruire jusqu'à ce que l'idée même de cet Etat soit supprimée dans les cerveaux. Il est possible que quelques têtes soient détruites à cette occasion et c'est seulement ça qui visiblement vous inquiète, Toller ! Seulement ça !

TOLLER : Me sacrifier moi-même - oui. Mais d'autres...

LEVINE : Plus tard nous construirons, nous construirons notre système de soviets. Jetez un coup d'oeil vers la Russie ! Là vous avez des preuves visibles de comment cela fonctionne.

TOLLER : Mais si Moske à Dachau - et nous n'avons que 10.000 hommes...

LEVINE : 22.000.

- TOLLER : 22.000 avec des armes médiocres. On va nous en faire le reproche -
- LEVINE : Les tribunaux de la bourgeoisie ?
- TOLLER (hystérique) : Je ne suis pas un traître !
- LEVINE : Pour nous communistes le crime ne consiste pas à sacrifier, mais à douter.
- TOLLER : J'ai peut-être voulu aller trop loin. J'avais une vision d'un monde nouveau...
- LEVINE : Allez-vous à Dachau ?
- TOLLER (après un silence) : Je me sens solidaire des ouvriers.
- LEVINE : Plus précisément : allez-vous au front de Dachau ?
- TOLLER : S'il le faut, je vais périr avec les ouvriers.
- LEVINE : Nous ne voulons pas périr, nous voulons vaincre.
- TOLLER : Vaincre ! Ce mot !
- LEVINE : Vous acceptez ?
- TOLLER : Et si cela tourne mal -
- LEVINE : Il y a des défaites qui sont définitives, - si nous capitulons maintenant, sans combattre. Et il y a une défaite qui n'est qu'une victoire différée.
- (Toller - l'idée d'une disparition héroïque le lie maintenant à Léviné - il va vers celui-ci, mais Léviné se détourne et ouvre la porte. Toller sort.)
- LEVINE : Comédien.

(A GAUCHE. Toller - 1939, en Amérique - lit devant six vieilles dames des extraits de ses souvenirs.)

TOLLER

: On m'apporte un ordre du commissaire de la guerre Eglhofer. - Nous devons immédiatement bombarder avec notre artillerie et prendre d'assaut Dachau. J' hésite à exécuter cet ordre. Les paysans de Dachau sont de notre côté, il faut éviter des destructions inutiles.

Nous dressons un ultimatum aux blancs : retrait des troupes blanches jusque derrière la ligne du Danube, libération des membres du comité central capturés, suppression du blocus de la faim autour de Munich.

Les blancs envoient comme émissaire un lieutenant et un conseiller militaire. Nous ne parlementons qu'avec le conseiller militaire.

- Camarade, tu combats contre des camarades, tu obéis à ceux qui t'ont opprimé, sous lesquels tu as souffert, contre lesquels tu t'es révolté en novembre.

- Et vous ? répondit-il. Qu'avez-vous fait à Munich ? Vous tuez et vous pillez.

- Qui dit cela ?

- C'est écrit dans nos journaux.

- Veux-tu t'en convaincre ?

L'officier, impatient et en colère, rabroue le conseiller militaire :

- Ne réponds pas ! Plus un mot !

- Ah, vous voilà à nouveau en colère !

L'officier se lève, bouscule le conseiller vers la sortie, celui-ci me chuchote en passant : Nous ne tirerons pas sur vous !

L'après-midi vers quatre heures, bruit de canons. Les blancs ont-ils rompu leurs engagements ? Ce sont nos propres canons qui avaient tiré, sur ordre d'un conseiller militaire inconnu. Je porte la responsabilité de la vie de nos gens et je décide d'aller en auto à Dachau pour clarifier moi-même cet incident.

(Des gardes rouges passent EN HAUT.)

Tout à coup l'auto est balayée par une rafale de mitrailleuse.

- Continuez ! criai-je au chauffeur.

Je vois avancer nos troupes en formation de combat.

- Qui a donné cet ordre ? demandai-je au chef de section.

- Un courrier.

Que dois-je faire ? Il n'est pas possible de donner un ordre de retraite au milieu du combat, il s'agit maintenant de soutenir les troupes qui marchent vers l'avant.

De l'autre côté le feu redouble de violence.

Mon groupe hésite, demande de l'artillerie comme soutien, je refuse de donner l'ordre, je bondis en avant avec quelques volontaires, les autres suivent, nous atteignons notre infanterie, nous allons à l'assaut de Dachau.

(Toller se retire, entouré par les dames. Il signe des autographes.-)

31

(Tambours. EN BAS entrent des gardes rouges et des ouvriers avec des brassards rouges, ils portent des banderoles et des calicots. Des pancartes avec des images : Toller comme "général". "Le vainqueur de Dachau". "Toller". "Augsbourg, Nürnberg, Würzburg rouges !". "Aujourd'hui nous tenons le coup, demain la Bavière est à nous !". Le rassemblement se disperse. Quelques pancartes restent plantées.)

-o-o-o-o-

32

(A DROITE, le commandant suprême de l'armée rouge, Eglhofer, en uniforme de matelot. EN BAS on introduit des otages.)

- EGLHOFER : Nom ?
- PRISONNIER : Prince Thurn et Taxis, Gustave-François-Marie, - il y a eu confusion avec un de mes cousins, qui était en rapport avec la Société Thule.
- EGLHOFER : Nous les avons nettoyés, les Thule ! Ces messieurs les barons ! Le nid de la peste antisémite ! (Au prisonnier suivant.) Toi !
- PRISONNIER : Deike.
- EGLHOFER : Profession ?
- PRISONNIER : Dessinateur d'art industriel.
- EGLHOFER : Dessinateur d'art industriel ! Les feuilles de propagande antisémites ! Ça a été supprimé.
- DEIKE : Je n'ai rien à voir avec ça, s'il-vous-plaît.
- LE PROFESSEUR BERGER (voulant avancer) : Monsieur le commandant Eglhofer, je suis juif moi-même.

EGLHOFER (accès de colère brusque) : Le lâche ! Le chien ! Le lâche ! (A un garde rouge) : T'as entendu ? Maintenant il n'avance plus à Dachau ! Le Toller ! Il ne peut pas prendre la responsabilité ! Le voilà, ton "vainqueur de Dachau" ! Ils ont nommé un guignol comme commandant ! Avec son foulard de soie ! Le guignol, l'étudiant savant ! Je vais lui montrer maintenant, après il pourra étudier, le chien ! (Au dernier prisonnier de la rangée, qui porte un foulard.) Toi ?

(Le prisonnier avance EN BAS.)

LE PRISONNIER (très décontracté) : Baron de Teuchert, de Regensbourg.

EGLHOFER (lui arrachant le foulard) : Enlève ce foulard, Monsieur le baron ! (jetant un coup d'oeil sur la comtesse) La dame ?

(La comtesse hésite à répondre.)

LE PRISONNIER (rapidement) : Baron de Seidlitz. Baron de Seidlitz.  
A COTE DE LA  
COMTESSE

LA COMTESSE (qui a pris courage) : Comtesse Westarp.

EGLHOFER : Aussi de la Société Thule ! . . .

PROFESSEUR (essayant péniblement de dominer son émoi) : Professeur Berger, je  
BERGER suis artiste-peintre, membre de l'Académie.

EGLHOFER : Foutues, les études à l'Académie !

LE PRISONNIER : Je suis seulement porteur de mon métier, aux Chemins de Fer de  
A COTE DU l'Etat, et j'ai seulement avec ma charrette à bras, comme par ha-  
PROFESSEUR sard il pleuvait, j'ai par hasard hier...  
BERGER

EGLHOFER (au suivant) : Nom ?

PROFESSEUR (se poussant vers l'avant) : Monsieur le commandant Eglhofer, per-  
BERGER mettez-moi de poser la question, comment se fait-il que j'aie été  
arrêté ? Ma...

EGLHOFER : Nom ! C'est tout ce que j'ai demandé !

SOLDAT (au garde-à-vous) : Caporal Linnenbrügger.

EGLHOFER (au 2ème prisonnier en uniforme) : Nom ?

2ème SOLDAT (au garde-à-vous) : Caporal Hindorf.

EGLHOFER (après un silence) : J'y étais à Kiel, à l'époque, pendant la mutinerie. Quand nous avons déclenché la mutinerie. Contre messieurs les officiers on s'est mutinés. Les officiers, c'était tous des criminels ! A liquider ! Après, quand c'était cuit, on nous a fait mettre en rang, dans la cour. Tout ce qui était encore là. Alors il commanda : garde-à-vous ! le commandant, et on s'est mis au garde-à-vous. Tous les septièmes du rang vont être exécutés militairement, annonça-t-on alors. Alors il commanda : comptez-vous ! Alors j'ai pensé, c'est sûrement le type à côté de moi qui a le numéro sept, un Mecklembourgeois, - c'était un tout jeune. Mais c'est sur moi-même que c'est tombé, Sept ! j'ai gueulé, automatiquement. Le Mecklembourgeois avait fait dans ses culottes. (Au caporal.) Maintenant tu penses : si seulement ils l'avaient descendu, le Eglhofer !

CAPORAL : Non.

EGLHOFER : Ne mens pas ! Mon vieux ! Votre militarisme, il est foutu ! Maintenant c'est notre tour ! Et pour toujours ! (A la sentinelle.) Au Gymnase Luitpold ! A la cave !

(La sentinelle emmène les prisonniers.)

(EN HAUT. Les généraux Möhl, Oven, et le colonel Epp.)

- OVEN : Colonel Epp, vous protégez le sud. Le général Siebert le front de l'est. Le corps-franc Görlitz vient de Dachau et avance vers Moosach pour aboutir à la gare centrale. Le groupe Friedeburg entre dans Nymphenburg et occupe les terrains militaires à la place d'armes d'Oberwiesenfeld.
- MOHL : Une compagnie de la milice de Regensburg soutenue par la batterie Zanetti, vient de la rive est de l'Isar et va par la rue Maximilien en direction de la place de l'Odéon.
- EPP : Du flanc gauche le groupe Siebert protège la banlieue est de Bogenhausen et de Haidhausen et la partie limitrophe de la ville. Le groupe avance par la rue du Soleil pour rejoindre le groupe Deetjen.
- OVEN : Le groupe Deetjen passe par le nord, par Freimann et Schwabing et atteint les places Maximilien et Lenbach par la rue Léopold.
- MOHL : Colonel Epp, vous personnellement vous traversez l'Isar à Grünwald et faites la jonction avec le groupe Siebert. Vous entreprenez de défaire la forteresse rouge Giesing.
- EPP : Messieurs, avez-vous déjà été vaincus par un poète lyrique ?
- (Rires.)
- OVEN : Messieurs, je vous verrai après-demain, au palais Wittelsbach.

(EN BAS. Palais Wittelsbach. Au loin bruits de canons, sporadiquement rafales de mitrailleuses. Table ronde, sur la table une montagne de pommes de terre en robe des champs. Debout autour de la table, occupés à peler les pommes de terre : Gandorfer, Paulukum - qui a bu un peu trop -, Reichert, Léviné, Olga.)

LEVINE (prend un document dans une serviette, lit et explique) : Les chômeurs protestent contre le fait qu'ils n'ont pas de représentant au comité d'action.

REICHERT : Ils n'ont qu'à entrer dans l'armée rouge, alors ils ont un représentant !

PAULUKUM : Mais celui qui ne sait pas tirer, il n'est pas à sa place dans l'armée rouge. Alors il est complètement paumé.

LEVINE (avec un autre document) : Une plainte de la nonciature au sujet de l'automobile qui a été réquisitionnée illégalement. - Qui était-ce ?

(Pas de réponse.)

REICHERT : Le Saint-Esprit !

LEVINE (déchire le papier et en prend un autre) : Quelque chose pour Toller.

GANDORFER : N'est pas présent !

LEVINE : Sentence du tribunal révolutionnaire : un Monsieur Armstädter pour détention d'armes, condamné à mort. - Quelqu'un présente-t-il une objection ?

GANDORFER (ironiquement) : Il n'y a qu'à le laisser courir.

LEVINE : Il a déjà été convaincu de son crime, donc il sera condamné. (Il signe.)

PAULUKUM : Condamné à mort pour détention d'armes ! Tu entends ça, Reichert !

REICHERT : Mais c'est un exploiteur, Paulukum ! Un propriétaire d'usine !

PAULUKUM : Quand-même ! Il doit pas avoir d'arme.

(Entre Maenner, chargé des finances.)

MAENNER : On vient de m'apprendre qu'on a volé des passeports pour l'étranger à la préfecture de police. Il paraît qu'un de ces passeports était destiné à un membre du comité d'action.

PAULUKUM : Qui a dit ça ?

MAENNER : Des ouvriers !

REICHERT : Des trous du cul !

GANDORFER : Nous sommes ensemble et nous restons ensemble.

MAENNER : Les ouvriers demandent des explications. Et ils en ont bien le droit ! Car ce sont eux qui paient !

REICHERT : Et pas nous, peut-être ?

PAULUKUM (marchant tout autour de la pièce) : L'un d'entre nous, Messieurs ! C'est l'un d'entre nous qui doit l'avoir. Je vais vous regarder les yeux dans les yeux. L'un après l'autre !

GANDORFER : Pour quel pays, le passeport ?

MAENNER : Suisse.

REICHERT : Reichert en villégiature ?

MAENNER : Moi, personnellement, je n'ai pas besoin d'aller à l'étranger. Je peux en toute bonne conscience répondre de tout ce que j'ai ordonné en tant que chargé des finances.

REICHERT : J' te crois ! Un rond-de-cuir comme toi !

PAULUKUM : Je refuse énergiquement de laisser insulter ma personne, en aucune manière !

OLGA : Je considère qu'il est déshonorant de répondre quoique ce soit à de telles accusations !

PAULUKUM (enlève son veston) : Je vous en prie ! Voilà ma veste ! Tenez, je fouille dans mes poches, je les retourne, une, deux - je vous en prie ! Je ne vois pas de passeport.

GANDORFER (qui est à côté de lui, extrait une bouteille de la poche de Paulukum) : Mais une bouteille de Slibowicz !

REICHERT : Faites passer la bouteille !

PAULUKUM : Je ne comprends pas comment ce machin est entré dans ma poche. Quelqu'un a dû me la fourrer dedans.

(Reichert, qui a bu une gorgée, veut donner la bouteille à Maenner.)

MAENNER : Je ne bois pas, merci.

REICHERT : Ne boit pas, ne fume pas, ne met même jamais sa main dans la caisse.

PAULUKUM : Alors qui est le traître ? Qui a le passeport ?

LEVINE : Paulukum, nous te déclarons non coupable ! Maenner, toi de même ! Je vois que depuis un bon moment tu es nerveux. Tu as fait imprimer de faux billets de banque, ce qui est puni de travaux forcés en temps de paix intérieure. En revanche tu n'as pas touché à l'argent dans les coffres-forts des banques, ce qui te garantit des circonstances atténuantes. Dans les questions d'argent la bourgeoisie réagit comme un sismographe. - Gandorfer, toi aussi tu es sauf. Car vous tous, vous n'avez pas voulu tout ça ! Ce sont ces cochons de communistes ! Toi - Reichert ! Tu seras fusillé ! (Il lance amicalement une pomme de terre dans la direction de Reichert.)

REICHERT : Merci pour les fleurs !

- PAULUKUM (avec l'obstination des gens ivres) : Je veux être lavé de tout soupçon !
- LEVINE (avec un autre document) : Une lettre de Landauer.
- REICHERT : Encore un sermon du dimanche.
- PAULUKUM : Mais c'est aujourd'hui le dimanche des ouvriers. Premier mai !  
(Explosion de grenade, proche.)
- REICHERT : Ces sermons-là sont pour les sourds.
- GANDORFER : On va pas tenir le coup longtemps, là-dedans.
- LEVINE (lisant) : "Je me suis mis à la disposition de la République des Conseils pour la cause de la libération et pour une vie humaine plus belle. On a cessé de prendre mes services en considération. Entre-temps je les ai vus à l'oeuvre, j'ai vu quelle était leur réalité, par opposition à ce qu'ils appelaient la République des Conseils imaginaire. Je n'ai pas la même conception qu'eux en ce qui concerne la lutte qui veut forger des conditions permettant à chaque homme de participer aux biens de la terre et de la culture..."
- REICHERT : Arrête ces conneries, Eugène !
- LEVINE (continuant à lire) : "... à leurs oeuvres je m'aperçois..." bref, pour abréger, nous ne devons plus compter sur le camarade Landauer à l'avenir. Ça ne nous sera pas difficile.  
(Il déchire la lettre.)
- GANDORFER : Il faut dire qu'il est un peu étranger au monde.
- TOLLER (entre, excité et crie) : On a assassiné des otages ! On a assassiné des otages !
- PAULUKUM (qui était absorbé dans ses pensées, se lève brusquement) : Qui ? Qui a assassiné ?
- TOLLER : Au gymnase Luitpold on a fusillé des otages !

- REICHERT : Vas-y piano, Toller !
- TOLLER : C'est du meurtre ! Vous êtes tous des meurtriers !
- PAULUKUM : Qui a fait ça ? Qui ?
- GANDORFER : Les gens d'Eglhofer, sans doute !
- MAENNER : Et qui est considéré comme responsable ?
- REICHERT : Du calme ! Combien y-a-t'il de fusillés ?
- TOLLER : Onze. Ils sont couchés dans la cour de l'école.
- REICHERT : Quelle sorte de gens est-ce ?
- TOLLER : De la Société Thule ! Ils étaient là-bas, dans la cave. On a tué des otages ! La révolution se salit dans le crime !
- REICHERT : De la Société Thule ! Je vais te dire une chose, Toller ! A ceux-là, il devrait leur arriver encore pire !
- GANDORFER : C'est vous qui les avez tués ! Vous avez tué des innocents...
- OLGA : Innocents, ils ne l'étaient en aucun cas, puisqu'ils appartenaient à la Thule.
- MAENNER : Mais qui a fait ça ?
- LEVINE (sévèrement) : Nous tous, camarade Maenner !
- PAULUKUM : Tout-à-coup j'apprends que j'ai assassiné des hommes innocents ? Paulukum aurait chargé sa conscience d'un tel crime ?
- TOLLER : On nous a bernés, Paulukum ! Et voilà celui qui - !
- LEVINE (très mordant, se dominant avec peine) : Toller, écoutez-moi : nous avons été patients avec vous et vous nous avez abandonnés à Dachau. Vous avez glané la victoire parce que les ouvriers se sont battus ! Les ouvriers, pas vous ! Vous vous êtes conduit comme un collégien ! Et maintenant vous criez au meurtre, parce qu'il y a

quelques morts - pas des ouvriers, mais des membres d'une bande de porcs, nobles et antisémites ! Il faudrait que plus d'entre eux soient morts ! Ils sont une peste qu'il faut exterminer ! Ils ne nous font pas pitié ! Pour eux nous ne sommes que des bandits et des pillards ! Ils n'ont pas la moindre envie de nous épargner quand ils nous tiennent !

(Toller, dans une excitation extrême, sort en courant.)

MAENNER

(voulant le suivre) : Toller !

LEVINE

: Il ne se tuera pas, Maenner ! Il a envie d'avoir son procès !

GANDORFER

: Je suis sûr qu'il va au gymnase Luitpold.

MAENNER

: Nous devons immédiatement et publiquement prendre nos distances par rapport à ces crimes !

OLGA

: Et laisser la classe ouvrière de Munich seule avec eux, Maenner ?

MAENNER

: Je n'ai donc rien à voir avec ces crimes - et les ouvriers non plus !

LEVINE

: Je suis prêt sur-le-champ à appeler cela des crimes, à la condition que la bourgeoisie avoue tous les siens.

GANDORFER

: En tout cas on va nous faire endosser ça maintenant, et lourdement.

MAENNER

: Où est-ce qu'on a mis les corps ?

LEVINE

: Ils sont sans doute encore dans la cour de l'école.

MAENNER

: Mais il faut les enlever !

LEVINE

: Eh bien, au travail, Maenner !

MAENNER

: Si les corps-francs sont déjà dans Giesing...

REICHERT

: A Giesing chaque maison d'ouvrier est une forteresse. Là ils ne passeront pas.

PAULUKUM : Ils sont couchés là-bas - et là le Léviné bavarde et le Reichert bavarde - maudits tordus ! Vous n'avez plus rien à dire ! Vous n'avez pas de dignité humaine ! Tu l'as peut-être étudiée, Léviné, dans ta tête, mais là n'est pas sa place ; dans ta tête, elle n'est qu'un vent, qui entre d'un côté et sort de l'autre. Non non, Léviné, je me permets maintenant de vous saluer, de m'en aller !

(Il veut s'en aller.)

REICHERT (le revolver à la main) : Je ne te le conseille pas, Paulukum !

LEVINE : Ne tire pas sur les moineaux, Reichert !

PAULUKUM (se laisse tomber, épuisé, sur un sac de sable) : Non non, pas la peine de tirer sur moi. Ce n'est pas payant. Je ne suis qu'une petite goutte, dans l'immense océan.

GANDORFER : C'est une honte et ça restera une honte ! L'histoire avec les otages, ça n'aurait tout simplement pas dû arriver.

PAULUKUM (marmonnant pour lui-même) : Le Mühsam ils lui ont seulement foutu une raclée. C'est tout ce qui lui est arrivé.

MAENNER : Je ne vois pas de motif de rester plus longtemps ici au Palais.

REICHERT : Départ pour les montagnes en Suisse !

MAENNER (furieux) : Ce n'est pas moi qui ai le passeport !

REICHERT : Qu'est-ce que tu as encore dans la serviette, Eugène ?

LEVINE : Motion : l'Université...

MAENNER : Mais c'est du suicide !

(Silence.)

LEVINE (a pris des papiers dans la serviette et lit) : Motion : l'Université restera close jusqu'en juin. En juin les cours commenceront par une série de conférences sur le matérialisme dialectique.

REICHERT : Bravo !

GANDORFER : En juin...

LEVINE : Nous sommes d'accord. (Il signe. Puis prend un autre document.)  
Un télégramme d'ouvriers italiens. (Il lit.) : "I lavoratori italiani inviano ai confratelli tedeschi il loro più fervido augurio, convinti come non mai che l'ora della vittoria socialista è prossima non solo in Germania ma nel mondo intero. Certi que la sicura sconfitta della borghesia e dei suoi servi pseudosocialisti portera alla liberazione totale della classe lavoratrice. Attendiamo fiduciosi il giorno ormai vicino dell' avvento del comunismo."

(Coups de feu, tout prêt ; explosions.)

-o-o-o-o-

35

(A DROITE. Rédaction dans un journal bourgeois.)

REDACTEUR (relit et corrige son éditorial) : A tous ceux qui aiment leur peuple et leur patrie il apparaîtra clairement que les leçons de la République des Conseils ne devront pas être oubliées. Nous devons faire en sorte... (corrigeant) Nous, qui connaissons nos responsabilités de citoyens, devons faire en sorte... (corrigeant) qui portons nos responsabilités comme citoyens et comme démocrates, devons faire en sorte que de telles situations ne puissent jamais plus se reproduire. Ce qui nous manque, c'est un travail constructif, une pensée claire, et non pas la griserie des phrases, ce qu'il nous faut c'est servir avec dévouement le peuple, la patrie et notre pays, et non pas se laisser dominer par des éléments venus de l'étranger.

-o-o-o-o-

36

(EN BAS. Coups de feu. Toller, les mains en l'air, traverse la scène en courant.)

-o-o-o-o-

37

(A GAUCHE. Palais Wittelsbach. Coups de feu. - Léviné et Reichert rassemblent des dossiers pour les brûler.)

REICHERT : Ça y est, ça flambe !

LEVINE : Ce sont tous des idiots, Reichert ! Pas un seul n'a pigé quelque chose ! Pas un seul !

REICHERT : On aurait dû les vendre plus tôt, pas attendre la fermeture du magasin ! Maintenant on ne nous donnera plus rien en échange -

LEVINE (regardant Reichert) : Et nous deux -

REICHERT (ricanant) : Deux pour un sou, Eugène.

LEVINE : Il faut vous mettre en sûreté ! S'ils vous prennent, vous êtes fichu.

REICHERT (après un silence) : N'ayez pas peur, ils ne m'auront pas.

(Ils brûlent des dossiers.)

LEVINE (après un silence) : Au fait, quel est votre métier, Reichert ?

REICHERT : J'ai appris le métier de garçon de café.

LEVINE : Etes-vous marié ? Des enfants ?

REICHERT : Merci de poser la question. Je ne me suis pas mis ce fardeau sur les épaules.

LEVINE : Ma femme essaye avec le petit... en bicyclette...

(Explosion d'obus. Léviné, subitement très effrayé, se baisse.)

REICHERT (qui est resté calme) : C'était seulement à l'arrière de la maison, Eugène.

LEVINE (qui juge ridicule sa propre réaction) : Un choc sur le moment. Un réflexe.

REICHERT : Où veux-tu te cacher avec ta femme et l'enfant ?

LEVINE : Je n'y pense pas !

REICHERT : Ça serait humain.

LEVINE : Non. Pas pour moi.

REICHERT : Alors quoi ? Vers où aller ?

LEVINE (hésitant) : Suisse.

REICHERT : Ah, c'est toi qui as le passeport ?

LEVINE : C'était une décision du parti.

REICHERT (le regardant d'un air effronté) : C'est ce que je me suis dit depuis un bon moment !

LEVINE (tourmenté) : Je ne voulais pas, Reichert ! Je ne voulais pas !

REICHERT : Personne n'est fait pour une mort héroïque.

LEVINE : Tu comprends de travers ! Il ne s'agit pas de ma vie personnelle ! Je n'ai pas de vie personnelle, Reichert !

REICHERT : Le parti, je comprends.

LEVINE (presque suppliant) : Je n'ai jamais encore été lâche, Reichert. Toujours pour la révolution... toujours poursuivi... avec de faux passeports... en prison...

REICHERT : Je comprends parfaitement, Eugène.

LEVINE : De Zürich je reprendrai contact avec la centrale. Puis sans doute vers Hambourg. Et puis on continue.

REICHERT : Et je me flatte, Eugène, du fait que tu pourras de nouveau avoir besoin de moi, plus tard. (Explosions, proches.) Je me présenterai à nouveau.

LEVINE : Des lance-grenades ! (Il court vers la fenêtre en se baissant.)

REICHERT : Par l'échelle de secours !

LEVINE (regardant par la fenêtre) : Là, de l'autre côté ! Des soldats du Reich ! Là-bas ! Les voilà déjà ! Viens ! Vite ! (Il sort en courant.)

REICHERT : J'ai bien envie de tirer une bouffée. C'est pas étonnant, il y a de la fumée partout. (Il allume tranquillement une cigarette.) Allons-y ! (Coups de feu.)

-o-o-o-o-

38

(A DROITE. Gymnase Luitpold. Nuit. Entre le concierge.)

TOLLER : Ouvrez la porte de la cave, mon vieux !

(Il tambourine contre la porte.)

CONCIERGE (éclaire le visage de Toller avec sa lampe de poche, effrayé) : Monsieur, - ai-je l'honneur de parler à Monsieur Toller -

TOLLER : Etes-vous seul ?

CONCIERGE : Je n'ai jamais rien fait contre la République des Conseils, c'est un fait.

(Apparaît la femme du concierge.)

TOLLER (saisissant le concierge par les épaules) : Ouvrez la porte, mon vieux !

CONCIERGE : Je ne suis que le concierge.

LA FEMME : Ne tuez pas mon mari, il ne doit pas avoir d'émotions, il est cardiaque !

CONCIERGE : Ils ont emporté la clef.

TOLLER (à la femme) : Y-a-t'il encore des gens, là en bas ?

CONCIERGE : Ils ont été fusillés, Monsieur Toller, conformément à la loi militaire. Là derrière dans la cour. Ils sont couchés près du mur, mais nous on n'a rien vu.

LA FEMME : On l'a seulement entendu.

CONCIERGE : Nous habitons là-haut depuis vingt-neuf ans.

LA FEMME : Il y en a un qui a fumé une cigarette juste avant.

TOLLER : Aidez-moi ! (Ils enfoncent la porte.) Lumière !

CONCIERGE : L'électricité ne fonctionne pas, c'est un fait.

TOLLER : Mais vous avez une lampe de poche !

LA FEMME : Oui, une lampe de poche tu en as une, Paul.

LE CONCIERGE : Je ne m'en souvenais plus. (Il éclaire l'entrée de la cave avec sa lampe de poche.)

TOLLER (appelant vers le bas) : Sortez d'ici !

LA FEMME : Jésus - Marie - Joseph !

CONCIERGE : Ils sont tous morts maintenant, Monsieur Toller, les contre-révolutionnaires, c'est un fait.

TOLLER : Là, au fond !

LA FEMME : Il paraît que non, Monsieur Toller, mon Dieu, les pauvres gens !

TOLLER : Sortez ! Sortez de là ! Je ne veux pas vous fusiller, mon vieux !  
Sortez d'ici !

(Un homme âgé sort de la cave.)

L'HOMME : Je... je...

TOLLER (très excité) : Sors donc, toi ! Tu es aussi de la Société Thule !  
Provocateur antisémite !

L'HOMME : A cause de la pluie... j'ai...

TOLLER : Y en-a-t'il d'autres en bas ?

L'HOMME : Non. Oui. Des morts.

TOLLER : Fous le camp ! Mais fous donc le camp, mon vieux !

L'HOMME (reste figé à sa place) : Non.

TOLLER : Tu es libre, mon vieux !

L'HOMME : J'ai posé l'affiche...

TOLLER (criant) : Fous le camp !

L'HOMME : Il pleuvait. Il pleuvait avant-hier... et alors j'ai couvert ma  
charrette avec une affiche... que j'ai arrachée...

TOLLER : Fous le camp !

L'HOMME : J'ai couvert ma charrette. De Toller. Une affiche de Toller.

TOLLER : Quelle affiche ! Mon vieux !

LA FEMME : Ne tirez pas ! J'ai entendu dire que vous étiez humain, Monsieur  
Toller.

L'HOMME (épouvanté) : Vous êtes Toller ?

TOLLER : Toller, oui !

(L'homme se sauve.)

LA FEMME : (priant fébrilement) : Jésus - Marie - Joseph, aie pitié de nous, pardonne-nous nos péchés.

CONCIERGE : Nous sommes de bons sociaux-démocrates, Monsieur Toller.

TOLLER : Faites venir une voiture, vite ! Il faut enlever les morts !

CONCIERGE : Mais les blancs sont déjà à Giesing !

TOLLER : A l'hôpital, rue des Noyers ! Il ne faut pas qu'on les trouve ici ! Sinon c'est un bain de sang parmi les ouvriers !

CONCIERGE : Avec ceux qui ont été fusillés ici, on n'a rien à voir, c'est un fait, Monsieur Toller.

TOLLER : Donnez-moi un coup de main ! (Le concierge ne bouge pas.) C'est un ordre !

LA FEMME : (qui s'aperçoit maintenant de l'impuissance de Toller) : Paul, ne touche à rien ! Après ça tu passerais au Conseil de guerre !

CONCIERGE : (se retirant) : Je me lave les mains dans l'innocence, Monsieur Toller.

TOLLER : (dans un accès d'hystérie) : Est-ce que c'est moi qui les ai tués ? Pourquoi restez-vous plantés là ? Ne me regardez pas comme un idiot ! Dois-je les emporter tout seul ? Sur mon dos ?

(Des gens viennent. Des lumières s'allument aux fenêtres.)

UNE VOIX : Qu'est-ce que c'est ?

UNE VOISINE : Il y a là encore un des bolcheviques !

DEUXIEME VOISIN : Arrêtez-le !

DES VOIX : Lumière, lumière !

UNE VOIX DE FAUSSET : C'est Toller !

TOLLER (criant) : Ce n'est pas moi qui ai fait ça !

(Il s'enfuit.)

UNE VOIX : Ne le laissez pas sortir de la cour !

UNE AUTRE VOIX : Là, près du mur !

(Des hommes poursuivent Toller.)

(La femme du concierge dit une prière.)

CONCIERGE (à sa femme) : Pourquoi pries-tu tout le temps ?

LA FEMME : Je prie pour Toller, qu'il crève.

-o-o-o-o-

39

(A GAUCHE.)

UN LECTEUR DE JOURNAL : D'après des bruits qui courent en ville Toller aurait été fusillé et son corps enterré au cimetière est.

-o-o-o-o-

40

UNE FEMME : Oui, il habitait à deux pas d'ici. Pas dans mon immeuble. Dans la maison d'à côté, chez Madame Maier, à la pension Ludwigsheim. Il se levait toujours tard. Et recevait des tas de visites. Au restaurant Ethos dans la Ottostrasse, où ils étaient toujours assis tous, il y a une serveuse, Tilde, - qui le connaissait très bien, oui, vous pouvez lui demander... Elle est au courant de cette affaire, Tilde.

-o-o-o-o-

41

UN INGENIEUR (dictant) : Dans notre entreprise se trouve un ouvrier qui, à mon avis, ne fait qu'un avec le recherché Erwin Toller. Je demande par conséquent qu'on m'envoie au plus vite un signalement et une photographie.

-o-o-o-o-

42

UN HOMME  
CORPULENT

: On dit qu'il a une barbiche, maintenant. Une p'tite barbiche rousse. Et des lunettes. Et quand il réfléchit, il ferme toujours les yeux.

-o-o-o-o-

43

(EN BAS. Des gardes blancs amènent Landauer, prisonnier. Il porte en long manteau noir.)

(A GAUCHE.)

LA FEMME : Ils ont pris Landauer ! C'est Landauer !

(Les gardes blancs repoussent les civils.)

L'HOMME  
CORPULENT : Il faut que je voie ça.

(Il sort avec les autres, et réapparaîtra plus tard, A DROITE.)

(EN BAS.)

1er GARDE  
BLANC (à Landauer) : Tu as voulu introduire à Munich le communisme des femmes, pas vrai ?

LANDAUER : Mais c'est une absurdité ! Je n'ai jamais dit une chose pareille !

1er GARDE  
BLANC : Moi je l'ai lu, sur le journal !

LANDAUER : C'est de la propagande de provocateurs ! Des mensonges !

2ème GARDE  
BLANC : Maintenant tu te dégonfles, hein ? Tu ne dis plus rien ?

LANDAUER : Me reprocher d'être lâche, c'est tout-à-fait absurde. J'ai toujours été responsable de tout ce que j'ai dit !

3ème GARDE  
BLANC (Un jeune pédéraste) : Et qu'est-ce que vous avez dit ?

LANDAUER (citant l'Évangile selon Saint-Mathieu) : "Ce que j'ai dit, je l'ai dit."

2ème GARDE  
BLANC : Dis-donc ! Ne deviens pas insolent !

1er GARDE  
BLANC : Moi je n'ai rien contre le communisme des femmes.

LANDAUER : Nous avons dit que nous voulions créer une communauté socialiste, avec des hommes vraiment libres - une grande et belle fraternité ! - car libres, vous ne l'êtes pas, aussi longtemps que votre militarisme -

2ème GARDE  
BLANC : Nous faisons partie des corps francs ! Et pas militaristes !

LANDAUER : Vous avez été séduits -

3ème GARDE  
BLANC (ricanant, au 1er garde) : J'ai été séduit, tu entends, Franzi ?

LANDAUER : On vous a envoyés sur les champs de bataille impérialistes, et vous vous êtes laissé massacrer - volontairement ! Après seulement est venu le grand éveil, parmi les meilleurs de notre peuple, et ceux-là ont dit : Jamais plus ! Jamais plus d'hommes contre d'autres hommes !

1er GARDE  
BLANC : Les spartakistes ! Ce sont justement les pirocs !

2ème GARDE  
BLANC : Tous les hommes égaux - mais c'est irréalisable !

3ème GARDE  
BLANC (ricanant) : Marxisme !

LANDAUER : Je ne suis pas marxiste ! Je ne l'ai jamais été ! J'ai eu des controverses passionnées avec les marxistes ! Lisez donc mes écrits sur le socialisme ! Des marxistes, messieurs, il n'en existe de nos jours plus qu'en Russie et au pays des sergents, en Prusse !

2ème GARDE  
BLANC : Socialisme mon cul !

3ème GARDE  
BLANC : Garde-à-vous ! (Les gardes blancs se mettent au garde-à-vous. Entre un major.) Je rapporte à Monsieur le major que nous venons de capturer Landauer.

2ème GARDE  
BLANC : Il ne manque plus que Toller.

MAJOR (se mettant devant Landauer) : Alors c'est vous Landauer ?

LANDAUER : Oui.

(Le major regarde Landauer pendant quelques secondes en silence. Puis, avec un geste de la main rapide et inattendu, il le frappe de sa badine au visage. Puis s'éloigne.)

LANDAUER (le visage en sang, tâtonne pour trouver ses lunettes qui sont à moitié tombées ; avec une colère impuissante) : Soldatesque abruti... abruti...

3ème GARDE  
BLANC (très poli) : Pouvez-vous encore marcher quelques pas, Monsieur Landauer ?

LANDAUER : Où dois-je aller ?

3ème GARDE  
BLANC : Là-bas, dans la buanderie.

(Ils accompagnent Landauer. Je jeune garde blanc frappe Landauer avec la crosse de son fusil sur la tête.)

- LANDAUER            (s'affaisse un peu, mais se redresse, tient l'arrière de sa tête de ses deux mains. Les mains sont couvertes de sang) : Ça saigne.
- 2ème GARDE  
BLANC                : Ne me touche pas, toi ! (Il le pousse en avant.)
- 3ème GARDE  
BLANC                : Est-ce que le prisonnier t'a touché ?
- 4ème GARDE  
BLANC                (arrive en courant) : Le semeur de merde ! Landauer !
- LANDAUER            : Je ne suis pas un provocateur ! Vous ne savez pas vous-mêmes combien on vous a trompés et excités !
- 1er GARDE  
BLANC                : Répète un peu !
- 3ème GARDE  
BLANC                : Avancez, s'il vous-plaît !
- 4ème GARDE  
BLANC                : Pas si vite ! J'ai avec celui-là un compte particulier à régler. Ils ont tué un pote à moi, à Haidhausen, par derrière dans une embuscade.
- LANDAUER            : Je n'ai de ma vie touché un fusil. L'esprit militariste est si profondément enraciné dans votre âme, que toute votre pensée et toute votre action en sont imprégnées !
- 4ème GARDE  
BLANC                (le bouscule. Landauer tombe à terre) : Il n'est plus temps de tenir des discours populaires !
- 1er GARDE  
BLANC                : Christ de réserve !
- 2ème GARDE  
BLANC                (tirant un manuscrit de la poche du manteau de Landauer) : Voilà encore un discours de propagande dans sa poche !
- LANDAUER            (se défendant, à terre) : Mon manuscrit, c'est une conférence, - s'il-vous-plaît...
- 2ème GARDE  
BLANC                (fouillant le manuscrit dans la bouche de Landauer) : Ta gueule !

3ème GARDE : Enlevez-lui le cafetan !  
BLANC

(Ils arrachent le manteau à Landauer, puis les vêtements. Le jeune garde blanc le tue d'une balle.)

-o-o-o-o-

44

(A GAUCHE.)

L'HOMME : Ça lui a fichu une secousse.  
CORPULENT

-o-o-o-o-

45

(A DROITE. Appartement d'un vieux monsieur de la noblesse. Le vieux noble. Toller déguisé. Lunettes, cheveux roux, moustaches. Il paraît très nerveux.)

LE MONSIEUR : La mascarade ! C'est frappant ! La barbiche ! Cela transforme un  
NOBLE homme - simplement en vous tenant debout, là, tout-à-l'heure, le maintien, légèrement voûté -

TOLLER : La maison est cernée !

LE MONSIEUR : N'ayez pas peur. Chez la haute noblesse bavaroise, ils ne cherchent  
NOBLE pas de révolutionnaire.

TOLLER : Votre valet m'a reconnu !

LE MONSIEUR : Celui-là ! Mais il en était ! Il m'a raconté l'assemblée constituante  
NOBLE qui a eu lieu là-bas, au palais. Comment Mühsam est monté sur une chaise de style baroque, - ça c'était l'apocalypse pour Gradl. Mais il ne vous dénoncera pas, Toller. Peut-être le ferait-il, si vous étiez Léviné. Mais celui-ci est déjà oublié. - Maintenant dites-moi, à quoi avez-vous pensé, à ce moment-là - je vous pose une simple question. - Mühsam - il est sympathique, Landauer aussi,

un jour je l'ai entendu parler, celui-là, avec ses cheveux bouclés, il me semblait terriblement anarchiste et excessif. Et vous-même, Toller... ? Vous écrivez pour le théâtre, ai-je entendu dire ? Des pièces agressives, expressionnistes ? Peut-être cela vous réussit-il ? - A quoi pensiez-vous ? La fascination du momentané, oui, cela est fréquent chez les jeunes. Encore une chance que vous n'ayez tué aucun membre de la famille Wittelsbach, comme par hasard..., non pas que je vous en voudrais pour ça, mais imaginez les funérailles ! Cela aurait provoqué une participation populaire, et toute votre révolution s'en allait au diable ! Vous ne connaissez pas le peuple, Toller ! Je veux dire, les gens ! - Non, ils ne vous feront plus rien maintenant, vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Après quatre semaines la colère populaire est calmée. Des circonstances atténuantes devant un tribunal régulier, voilà sur quoi vous pouvez compter. A la rigueur une patrouille militaire... Avant-hier on a tué un homme, à la porte de son logement, par mégarde, il paraît qu'il avait une certaine ressemblance avec vous, l'allure générale, et le visage - je veux dire : sans la barbiche. En avez-vous entendu parler ?

TOLLER : Oui.

LE MONSIEUR NOBLE : Evidemment les gens sont encore hystériques. (Regardant au dehors.) Ils sont toujours là. - C'était un homme simple, un installateur. - Voyez-vous, pour Léviné, c'était très différent. On l'a fusillé tout de suite, une brève délibération, et c'était fini. L'affaire était réglée. Il devait disparaître, pour des raisons compréhensibles. Mais vous...

TOLLER : Léviné...

LE MONSIEUR NOBLE : Que voulez-vous dire ?

TOLLER : Rien.

LE MONSIEUR NOBLE : Mais il était ferme, devant le tribunal, il n'a rien renié, absolument rien d'individuel, tout pour la révolution mondiale, et le discours qu'il a tenu, avant l'exécution - impressionnant ! Cela a forcé l'admiration, - très impressionnant.

TOLLER (subitement en colère) : Là il se met en valeur ! Fait un discours ! Se fait fusiller ! Bien ! Très bien ! Très bien !

LE MONSIEUR NOBLE : Mais Toller ! Je ne suis pas pour Léviné ! Pourquoi vous fâcher ainsi ?

TOLLER : Excusez-moi !

LE MONSIEUR NOBLE : Je suis plutôt de votre côté, dans ce cas-là. Je sympathise avec vous. Vous manquez seulement de... comment dire... il vous manque une certaine... vous êtes encore très jeune, Toller !

(On sonne.)

LE MONSIEUR NOBLE : Les voilà. Sans gêne comme les rouges.

TOLLER (très excité) : Où dois-je aller ?

LE MONSIEUR NOBLE : Surtout ne vous énervez pas. Je reçois ces messieurs dans l'entrée, et si vraiment ils viennent jusque là... croyez-moi, la mascarade est parfaite.

(Le monsieur noble sort. Toller tend l'oreille. Il est tendu et nerveux à l'extrême. Il attend en retenant sa respiration. Il se lève, fait quelques pas. Il se trouve devant le grand miroir. Il vérifie l'état de ses vêtements, de son visage, de ses cheveux. Avec une résolution brusque il arrache ses lunettes. Puis sa barbiche. Il se retourne : ainsi on le reconnaîtra immédiatement : c'est lui l'homme dont la tête est mise à prix. Il est maintenant face à la porte d'entrée, dans l'attente des soldats qui vont entrer et il va leur dire : Vous cherchez Toller, me voici ! Mais les soldats ne viennent pas. Le vicieux noble revient seul.)

LE MONSIEUR NOBLE : Le lieutenant était maître-assistant ! J'ai failli lui offrir un amagnac - mais Toller ! Qu'avez-vous ? Si maintenant ils étaient entrés et s'ils vous avaient vu... Toller ! Vous voyez les conséquences pour vous... et aussi pour moi !

(Toller s'enfuit.)

LE MONSIEUR NOBLE : Mais vous n'êtes pas... ils sont encore dans la maison !

-o-o-o-o-

46

(EN BAS. Musique militaire. Un beau dimanche. Bourgeois. Un garde blanc se fait photographe, prenant la pose devant une tête de mort peinte. Resl le regarde.)

RESL : Comme ça vous avez vraiment l'air d'être un danger public.

LE GARDE BLANC (la regardant, amusé) : Toi aussi, Pola Negri.

RESL : Je m'appelle Resl, jusqu'à nouvel ordre.

LE GARDE BLANC (ricanant) : Et moi je suis de la première compagnie légère.

RESL : Je préfère les éclaireurs.

LE GARDE BLANC : Alors tu es encore un terrain inexploré, ma p'tite.

RESL : Pas tout-à-fait.

LE GARDE BLANC : Mais solo, en ce moment ?

RESL : Qu'est-ce que ça veut dire, solo !

LE GARDE BLANC : Enfin, - solamente !

- RESL : Tu parles bien les langues étrangères !
- LE GARDE  
BLANC : C'est que je suis de l'étranger.
- RESL : Prussien !
- LE GARDE  
BLANC : Garde prussienne !
- RESL : Vous êtes entrés par Starnberg ?
- LE GARDE  
BLANC : Corps franc Epp, si ça te dit quelque chose.
- RESL : Oui oui, je vois.
- LE GARDE  
BLANC : Tous des gars robustes.
- RESL (marchant à côté de lui) : Walter lui non plus n'a pas mérité son sort.
- LE GARDE  
BLANC : C'était ton petit ami ?
- RESL : Ça serait beaucoup dire. On faisait là conversation.
- LE GARDE  
BLANC : Aujourd'hui c'est nous qui faisons la conversation.
- (Ils s'arrêtent près de la fanfare.)
- RESL (après un silence) : Ils l'ont fusillé près de Starnberg. Sur le remblai.
- LE GARDE  
BLANC : Qui ça ?
- RESL : Walter.
- LE GARDE  
BLANC : Alors c'était un rouge !
- RESL : Il était un peu fou.

LE GARDE  
BLANC : Il a fallu prendre des mesures énergiques.

RESL : Mais ce qu'il disait par exemple sur la libération de la femme,  
par exemple -

LE GARDE  
BLANC : Des conneries ! A moi on ne la fait pas, celle-là !

-o-o-o-o-

47

(A GAUCHE quatre témoins. Ils portent des masques qui défor-  
ment légèrement leurs traits pour leur donner des expressions  
plus fortes.)

QUELQU'UN (annonce) : Heine, ministre de l'Intérieur.

HEINE : Il n'est peut-être pas sans intérêt pour les juges, que je cite ce  
qui suit comme circonstance atténuante : toute la politique, telle  
que le gouvernement bavarois l'a menée depuis novembre 1918, a ser-  
vi à effacer les frontières qui devraient exister entre un nouvel  
ordre étatique légal et une situation où règnent la violence et  
la destruction. Cette politique n'a montré aucune volonté d'éta-  
blir un ordre nouveau, mais consistait en une subversion permanen-  
te, un glissement progressif vers le bas, palier par palier, jus-  
qu'à la République des Conseils, jusqu'à la tyrannie des gardes  
rouges. Une telle évolution est capable de créer, dans une tête  
jeune et sans maturité politique, dans une âme de poète, la confu-  
sion et la destruction du sens de l'ordre, du devoir et du travail.  
On ne peut pas sérieusement rendre Toller responsable personnelle-  
ment. Son exécution pourrait avoir, parmi les nombreux amis qu'il  
s'est acquis, les effets les plus fâcheux.

-o-o-o-o-

QUELQU'UN (annonce) : Professeur Weber.

WEBER : Il a suivi mes cours et mes séminaires à Heidelberg. Il m'a frappé par son zèle, ses dons et ses efforts pour le bon chemin. Après l'impression qu'il m'a laissée et les espoirs qu'on pouvait mettre en lui, je suis obligé de dire : Dieu dans sa colère en a fait un politicien.

(EN HAUT. Le tribunal avec des masques ou des demi-masques : "Le capital", "Le clergé", "La justice", "L'armée". Ils rient.)

-o-o-o-o-

QUELQU'UN (annonce) : Conseiller aulique Max Martersteig, intendant.

MARTERSTEIG (lisant une appréciation critique) : Le désir impétueux de se libérer de la mentalité bourgeoise, qui est exprimé dans son drame "La Transfiguration", ainsi que la tendance anticléricale, correspondent à une attitude révolutionnaire idéale ; cette attitude, contre tout compromis qui pourrait l'affaiblir, voudrait libérer une humanité et une religiosité authentiques des contradictions de l'expérience pratique de la vie et du monde, et tend forcément à soutenir la position extrême du tout-ou-rien.

Cette position est générale pour des milliers de nos jeunes intellectuels. De même, et aussi typique, est le brusque revirement vers un pacifisme extrême, en réaction aux atrocités de la guerre. On ne doit y voir qu'une conséquence immédiate de cette attitude purement idéaliste, qui avant tout, malgré son authenticité, est incapable de s'orienter en tenant compte de l'image réelle du monde, et qui par ailleurs nourrit trop souvent une sensiblerie efféminée, favorisant des humeurs fondamentalement neurasthéniques. Voilà ce que l'on peut déduire d'une analyse psychologique du héros dans l'oeuvre d'Ernst Toller, qui peut être considérée comme une confession volontaire.

50

QUELQU'UN (annonce) : Expertise psychiatrique.

EXPERT : ... a séjourné du 28.12. au 15.1.1918 au sanatorium Grunewald près de Berlin, où j'étais médecin-chef. Pendant ce séjour Toller était dans une surexcitation nerveuse d'un degré tel qu'on peut douter de l'état normal de son esprit. Il a une personnalité psychotique et hystérique, pour laquelle il faut tenir compte, à côté de prédispositions au déséquilibre, à l'irritabilité et à l'enthousiasme facile, d'un manque d'esprit critique, d'une obstination et d'une crédulité en face des idées sur lesquelles il s'acharne dans le moment même, ainsi que d'une tendance à réagir de façon hystérique, à subir fortement l'influence de l'entourage et à se mettre en avant d'une manière anormale.

-o-o-o-o-

51

(A DROITE. Toller dans une cage, comme dans "L'Homme-Masse".)

TOLLER : Vous qui avez permis qu'on assassine Landauer d'une façon bestiale, qui exécutez militairement Léviné après un procès au début duquel le verdict était déjà fixé, qui êtes en toute bonne conscience d'accord avec le fait que les ouvriers, mes compagnons d'armes, soient arrêtés dans leurs maisons et fusillés - vous vous efforcez visiblement, dans ce procès, de me trouver des circonstances atténuantes. Tout se passe comme si votre intérêt était de minimiser mes crimes, voire de les excuser ! On a collectionné mes bonnes actions, rendu attentif au fait que j'ai déchiré des condamnations à mort, que j'ai protégé les biens de bourgeois, que j'ai eu le courage de protester contre les procédés radicaux des communistes. Et le professeur Max Weber que je tiens en haute estime a dit ici, sous les rires de l'assistance, que Dieu dans sa colère avait fait de moi un politicien. Ce n'est pas Dieu, mais entre autres les conférences de Monsieur le professeur Weber qui ont fait de moi un

politicien ! Et puis on a rassemblé des signatures d'écrivains - parmi elles des noms aussi dignes que ceux de Thomas Mann, Max Halbe, Carl Hauptmann et Björnson - qui certifient dans une requête au tribunal, que je suis un poète. Quel honneur ! J'ai admis qu'on m'honore de cette manière. Un poète, - oui. Mais ils veulent également dire par là qu'il faut me traiter avec plus d'indulgence qu'on ne le ferait avec un politicien professionnel par exemple, ou un ouvrier révolutionnaire. Pourquoi, Messieurs, vous donnez-vous tant de peine pour moi ? Tenez-vous à sauver ma tête et mon honneur ? Certainement pas ! Non, - c'est parce que vous croyez qu'au fond je suis un des vôtres, un bourgeois, et parce que vous n'arrivez pas à comprendre et que cela vous inquiète profondément, que l'un des vôtres participe à cette révolution, oui, et qu'un certain temps il en avait même pris la direction. Je vous connais bien ! Vous voulez me séparer de la révolution, vous voulez, si je montre quelque repentir, me reprendre volontiers dans vos rangs, et condamner la révolution d'autant plus sévèrement. Vous voulez pouvoir dire : c'était un homme honnête, absolument pas un criminel comme Léviné, jusqu'à ce que vienne la peste et la fièvre de la révolution qui a troublé les esprits et finalement provoqué les crimes que vous - vous et moi - nous avons en horreur. Laissez-moi vous répliquer : j'ai fait tout ce que j'ai fait en pleine conscience et en prenant mes responsabilités ; et en tant que poète je n'ai pas écrit une ligne et - au cas où vous m'en donneriez l'occasion - je n'écrirai à l'avenir aucune ligne dont je ne serai pas responsable comme d'un acte consciemment commis !

-o-o-o-o-

52

UNE VOIX (d'EN HAUT) : Mauvaise littérature, alibi pour des actes médiocres !

TOLLER : Le sang a coulé. Des innocents sont morts, assassinés, foulés aux pieds. Je l'ai vu avec horreur. Mais aujourd'hui je sais : celui qui lutte sur le plan politique, où se mêlent les intérêts économiques et les intérêts humains, saura par l'expérience que la loi

et les conséquences de sa lutte sont commandées par d'autres puissances que ses propres bonnes intentions, que le genre de coups et de ripostes lui est imposé de l'extérieur. Et parce que ce sang a coulé au cours des événements, pour lesquels je suis en accusation ici, je vous le dis, je le dis à tous ceux qui sont assis là-bas, en spectateurs, comme ceux qui attendent éternellement et qui ne sont jamais coupables : des hommes ont fait cela et je l'ai fait avec eux.

-o-o-o-o-

53

UNE VOIX

(D'EN HAUT) : Comédien !

TOLLER

: Oui, regardez-moi avec indignation et avec dégoût ! Je ne suis pas des vôtres ! Je refuse d'être l'un des vôtres ! J'appartiens à ces morts qui sont tombés pour leurs rêves, Landauer et Léviné, - oui, aussi Léviné ! Condamnez-moi, messieurs les juges ! L'Histoire passera sur ma mort vers un avenir meilleur, qui appartiendra au socialisme, et l'Histoire ne jugera pas de la même façon.

-o-o-o-o-

54

(EN BAS, pendant le discours de Toller une section de soldats de l'armée du Reich est entrée. Les soldats se mettent en rang près de la rampe, visages vers le public. Au centre reste une ouverture dans le rang.)

-o-o-o-o-

55

(EN HAUT. Le tribunal se lève.)

PRESIDENT : Toller, Ernst, écrivain, sans confession, condamné pour crime de haute trahison à cinq ans de forteresse.

LE "CAPITAL" : Ce verdict est une victoire des sentiments humanitaires.

(Le tribunal sort.)

-o-o-o-o-

56

(EN BAS. Derrière les soldats on aperçoit un lieutenant, qui fait l'appel de noms. Abattoirs à Munich. A chaque nom appelé un homme en civil, les mains derrière la tête, avance puis sort par le côté. A des intervalles réguliers on entend des rafales de coup de feu. Les ouvriers appelés sont exécutés. EN HAUT on voit maintenant des visages : ce sont des spectateurs ; ils écoutent attentivement la lecture des noms et regardent.)

LE LIEUTENANT (lisant une liste) : Niedinger, Paul, Wienerstrasse, tapissier.

(L'ouvrier prisonnier est emmené.)

Lössl, Ignace, Im Tal, ouvrier en bâtiments.

(Il est emmené.)

Stratmann, Joseph, Westenriederstrasse, imprimeur.

(Il est emmené.)

Liebhard, Manfred, sans profession.

UN HOMME (en haut, criant vers le bas) : Je l'ai vu ! C'est lui qui a tiré !  
J'habite l'immeuble en face !

(Le prisonnier est emmené.)

LE LIEUTENANT: Probst, Georges, Sendlingerstrasse, journaliste.

UNE FEMME (en haut, criant) : Oui, c'était un provocateur ! Il a excité les gens ! Déjà pendant la guerre, quand nos hommes étaient au front !

(Le prisonnier est emmené.)

LE LIEUTENANT: Döpfer, Karl, Hunzinger, Karl, tous les deux sans travail, Alpenstrasse.

UN HOMME (en haut) : C'est lui, le brun !

(Les deux prisonniers sont emmenés.)

LE LIEUTENANT: Hess, Karl-Alfred, machiniste, Trappentreustrasse.

(Le prisonnier est emmené.)

Brunner, Hans, apprenti opticien.

UN MONSIEUR (en manteau, avance rapidement vers l'apprenti et le gifle) :  
Tiens, sale morveux ! (Il le tire brutalement vers la sortie) Tu vas tâcher de reprendre immédiatement le travail !

LE LIEUTENANT: Halte ! Ne bougez plus !

LE MONSIEUR (montre un permis, et le lieutenant salue le monsieur après avoir regardé le permis) : C'est mon apprenti, je vais lui apprendre.  
(Il s'en va avec l'apprenti.)

LE LIEUTENANT (continuant à lire) : Zumbusch, Franz, serrurier, Ebinger, Karl, manoeuvre, Weller, Adolf -

(On emmène les prisonniers.)

LE LIEUTENANT: Boll, Paul -

L'OUVRIER (hurlant) : Je n'avais plus de fusil ! Quelqu'un me l'a fourré dans mon logement !

UN HOMME (en haut) : Il était dans le coup, c'est bien fait pour lui !

(On emmène le prisonnier.)

LE LIEUTENANT: Obermeyer, Fritz, maçon ; Schwendy, Xavier, restaurateur ; Reinhardt, Otto, serrurier ; Bitter, Alfred, contremaître ; Höpner, Erich, imprimeur ; Weller, Karl, sans profession ; Pöhlmann, Ulrich -  
(Comme personne n'avance, le lieutenant répète le nom d'une voix tranchante.) Pöhlmann, Ulrich !

-o-o-o-o-